REPUBLIQUE DU BÉNIN

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

UNIVERSITE D'ABOMEY-CALAVI

(UAC)

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

FACULTE DES SCIENCES, HUMAINES ET SOCIALES

(FASHS)

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE

(DPH)

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

MÉMOIRE DE LICENCE

Matière et réalité dans la philosophie de Henri Bergson

Présenté par :

N'tcha Djibril KANFOUATI

Sous la Direction de :

Dr Barnabé DENON
Maitre de conférences

Année Académique : 2020-20

A ma mère Pauline KOMBETTO

A mon père Nambimè Koffi N'SOWIN

Remerciement

- Nous tenons à témoigner notre profonde gratitude à notre directeur de mémoire, M. Barnabé DENON pour avoir accepté de diriger notre mémoire. Nous lui tenons toutes les grâces possibles pour sa générosité, son engagement et pour tous ;

- Nous adressons également notre profonde gratitude à tous les professeurs de la FASHS, et en particulier ceux du département de la philosophie qui ont assuré notre formation ;

- A tous nos parents : N'SOWIN Comlan, IDANI Tawema, KOMBETTO Natchékè Emmanuel, N'SOWIN Adiza, N'SOWIN Seidou et à tous les autres membres de la famille pour leurs divers accompagnements et soutient ;

- Nous voudrions reconnaitre à tous nos frères et amis : KANFOUATI Rachelle, NAKOTE Martine, SAMBIENI Yamitto Théophile, DAHOUEDE Julienne, N'SERMA N'dah Joël, PITOUNI BANI Martin, NAMBONI YAKOUBOU Allassani, GNAMMOU Boné Célestin, SANWEKOUA Hypolite, NAMBONI N'dah Jérémie, TOUMOUDAGOU Paulin, GNANGO Bienvenu, TAWEMA Wéri Septime, SANHONGOU Céline, NAKOTE Dominique, pour leur encouragement et leur accompagnement.

- Nous tenons à reconnaitre tous ceux qui nous ont aidés d'une manière ou d'une autre dans la rédaction de ce mémoire, qu'ils reçoivent notre profond remerciement de manière particulière.

Résumé

L'idéalisme et le réalisme sont deux thèses également excessives. Se plaçant sur le terrain de l'observation, Bergson voit dans la matière un ensemble d'image située à mi-chemin entre la chose et la représentation. Pour le sens commun, l'objet existe en lui-même et d'autre part, l'objet est lui-même pittoresque comme nous l'apercevons. Parlant du rôle du corps, Bergson fait tout d'abord l'hypothèse selon laquelle le cerveau est le véhicule d'une action. La seconde hypothèse conserve le souvenir pur, qui présenterait une différence de nature avec la perception. En dehors de cela, on distingue deux types de mémoire dont l'une est vraie et l'autre répétitive. Mais, la matière représente autre chose aux yeux des stoïciens et Descartes.

Mots clés : Réalisme, Matérialisme, Mémoire, Corps, Cerveau

Summary

Idealism and realism are two equally excessive theses. Placing himself on the ground of observation, Bergson sees in matter a set of images located halfway between the chosen and the representation. To common sense, the object exists in itself and on the other hand, the object itself is picturesque as we perceive it. Speaking of the role of the body, Bergson first hypothesizes that the brain is the vehicle for action. The second hypothesis preserves the pure memory, which presented a difference in nature with the perception. Apart from that, there are two types of memory, one of which is true and the other repetitive. But, matter represents something else in the eyes of the Stoics and Descartes.

Keywords: Realism, Materialism, Memory, Body, Brain.

SOMMAIRE

Introduction 6
Chapitre I : Bergson et son œuvre 8
Chapitre II : La matière pensée par Bergson 14
Chapitre III : Au-delà de la perception bergsonienne de la matière 43
Conclusion 56
Références bibliographiques 58

INTRODUCTION

Les philosophes français du XIXème siècle ont été marqués par plusieurs formes de valeurs intellectuelles et morales. Ces formes de valeurs intellectuelles et morales permettent à l'homme de pouvoir ramenant tous faits mentaux de la sensation au mouvement voir toutes réalités matérielles et spirituelles. Pour ceux, Henri Bergson l'un des plus grand philosophe français n'a jamais procédé autrement qu'en partant de l'analyse d'un fait. Ainsi, la philosophie prétend appuyer la thèse paralléliste sur les données de la science et commet un véritable cercle vicieux pour des raisons d'ordre scientifique. Or, dès qu'on demande aux faits des indications précises sur la question de la réalité et la matière, c'est sur le terrain de la mémoire qu'on se trouve transporté. C'est dans cette optique que ce présent sujet *: Matière et réalité de la philosophie d'Henri Bergson* a été mis en exergue. En effet, le problème qui se pose est de savoir si la mémoire peut être un élément majeur qui permet d'accéder au rapport entre la réalité et la matière. Autrement dit, les méthodes de la mémoire offrent une occasion particulièrement nette dans le rapport entre la réalité et la matière ? Suite à ce problème, le choix du livre d'Henri Bergson *Matière et mémoire* est très nécessaire, car c'est dans l'élargissement de la méthode appliquée dans les données que nous offre ce livre en 1896. Ce livre montre l'intersection entre l'esprit et la matière, les problèmes de la mémoire regroupant plusieurs penseurs de même type que Bergson, Plotin ou Ravaisson, un problème fondamental, et c'est celui dont parait être partie Henri Bergson comme l'indique l'avant-propos de son ouvrage *Matière et Mémoire*. L'exigence précise de ces préoccupations nous amènes à expliquer pourquoi le livre porte la question spéciale, la mémoire comme occasion de résoudre un problème plus général qu'est les rapports du corps à l'esprit. De là, deux types de raisons peuvent être privilégiées. La première est de l'aveu même du rédacteur, une raison d'actualité, car cette question de la relation du corps à

l’esprit a été consciemment en réalité peu étudiée à travers l’histoire de la philosophie. Il faut donc sans doute rappeler à ce sujet, en 1896 que la mémoire s’intéresse les sciences du cerveau à plusieurs titre. D’une manière plus adéquate, l’objet de notre premier chapitre est de présenter Bergson et son œuvre. Il est donc nécessaire de montrer dans un premier lieu par la découverte de Bergson, sa philosophie et son parcours scientifique. En deuxième lieu, il est évident de montrer le rapport qui existe entre sa vie, son œuvre et sa diversité. Dans le deuxième chapitre, il est nécessaire de montrer en quoi la matière est pensée par Bergson. Et pour y arriver, il faut d’abord prouver l’essence de la matière en passant par de la réalité au réalisme et de l’idéalisme au matérialisme. Ensuite, présenter comment la matière peut influencer l’existence humaine. Cela nous conduit à expliquer le corps comme l’empire de la matière chez l’être humain et son rôle. Dans le troisième chapitre, il nous demande de fait ressortir ce qui est au-delà de la conception bergsonienne de la matière. Pour pouvoir ressortir cet aspect, il nous faut montrer la portée philosophique et scientifique de la conception bergsonienne de la matière. Et enfin, il nous faut montrer la critique menée par Descartes et les stoïciens de la matière, pensée par Bergson.

Chapitre I : Bergson et son œuvre

A- A la découverte de Bergson

a- Bergson le philosophe.

La philosophie de Bergson se résume dans le spiritualisme, une doctrine qui caractérise les philosophies de Platon, Descartes, Leibniz, Hegel en passant par la philosophie chrétienne. Elle affirme : « la réalité substantielle de l'esprit ou de l'âme par rapport à la matière ou le corps »[1]. Cela veut dire que, l'esprit est irréductible au processus physiologique. Aussi soutient-il que la conscience est présente dans tout acte de la pensée et se trouve traversé par la temporalité. C'est pourquoi, dans *l'Energie Spirituelle*, il définit la conscience comme un trait d'union entre le passé et le futur pour en faire une faculté de conserver le passé par la mémoire. Au sujet de l'instinct et de l'intelligence Bergson nous apprend que l'instinct est une connaissance innée qui a rapport avec l'inconscience plutôt qu'avec la conscience. Quant à l'intelligence, elle est une faculté d'adaptation qui pense et qui maitrise la matière. C'est la faculté des scientifiques et les techniciens, différente de l'intuition. Pour Bergson, l'intuition est la faculté propre aux artistes et aux philosophes. Dans la perception, l'objet perçu est un objet choisi auquel la conscience est attentive. Parce qu'il est utile à l'action et à l'adaptation. Ici Bergson reprend sur le plan philosophique les récentes découvertes au sujet de l'évolution du vivant. C'est pourquoi dans l'évolution créatrice il expose une nouvelle théorie de la vie qui s'organise autour du concept d'élan vital.

[1] - Dimitri TELLIER, *Apprendre à philosopher avec Bergson*, Paris, ellipses, 2011, P155.

b- Le parcours scientifique de Bergson

Le philosophe du XXème siècle était tout d'abord une affaire de Bergson, élève brillant dont la supériorité se manifeste, entre autre, dans la résolution d'un problème de géométrie hérité de Pascal, ainsi que dans l'obtention du premier prix au concours général de la mathématique. C'est alors que contre toute attente, il abandonne la classe de mathématique pour retourner en classe de philosophie. Toujours est-il que Des Bové, son professeur de mathématique, atterré par ce choix lui dit : « vous auriez pu être un mathématicien, vous ne serez qu'un philosophe »[2]. Suite à cette pensée de son professeur, Bergson a cherché à construire une '' métaphysique positive '', et à faire de la philosophie une science fondée sur l'intuition comme méthode, dont les résultats proviendraient de l'expérience et qui serait aussi rigoureuse que les sciences fondées sur l'intelligence comme les mathématiques au premier chef. Contrairement à Platon et Descartes, qui utilisaient la géométrie comme modèle pour faire de la métaphysique une science, Bergson prend pour modèle la biologie, la psychologie et la sociologie, sciences naissantes à son époque, fondée sur le mouvement et fixité conceptuelle, et selon Bergson non entièrement mathématisables. Henri Goutier, spécialiste de Bergson, explique que pour ce dernier, il y a les sciences qui sont rigoureusement rationnelles et qui, cependant, n'imitent pas les chaines de raisons des géomètres. Avec la biologie, c'est un nouveau modèle d'intelligibilité qui sollicite l'intelligence à la clarté mathématique des rapports distinctement établis. L'évidence a maintenant deux modèles, selon qu'elle démontre la vérité ou qu'elle montre la réalité.

[2] - *Ibid.,* P 6.

B- L'œuvre de Bergson.

a- La vie et l'œuvre de Bergson : quel rapport ?

Henri-Louis Bergson nait le 18 octobre 1859, rue Lamartine à Paris. Il est le fils de Kate Levinson et Michael Bergson, compositeur, disciple de Chopin. Sa vaine recherche de succès et de gloire imposera à sa famille maints déménagements. Brillant écolier, Bergson est vite remarqué et bénéficie de deux bourses, une de la communauté juive tout d'abord, puis une de l'Etat français. Elles lui ouvrent les portes de la 7ème au Lycée Bonaparte à Paris (futur Lycée Condorcet) le 22 octobre 1868. Henri va devoir vivre seul à Paris. Seul il restera, puisque sa famille s'installera à Londres en 1869. Durant toute sa vie, Henri Bergson écrira à sa mère, tous les dimanches. Cette séparation sans doute difficile ne n'empêche cependant de remporter, à partir de la 6ème, la majorité des récompenses scolaires. Durant sa deuxième année, il remporte le premier prix en thème Latin, l'accessit de calcul et de récitation. Des études brillantes, un esprit dont la supériorité se manifeste, entre autres, dans la résolution d'un problème de géométrie hérité de Pascal, ainsi que dans l'obtention du premier prix au concours général de la mathématique ! C'est alors que contre toute attente, il abandonne la classe de la mathématique pour retourner en classe de philosophie. Toujours est-il que Des Bové, son professeur de mathématique, atterré par ce choix, lui dit : « Vous auriez pu être un mathématicien, mais vous ne serez qu'un philosophe »[3]. Bergson prépare l'entrée à l'école normale supérieure. Dans la gêne financière, il se trouve obligé de travailler et donne, pour cette raison, les cours à un jeune Alsacien émigré à Paris, Albert Kahn avec lequel il entretiendra toute sa vie une relation d'amitié. En 1878, Bergson est reçu troisième à l'école normale supérieure. Bergson, poli, discret voire effacé, gagne le surnom de '' Miss ''. Il changera cette moquerie en écrivant vingt-deux ans plus tard, le Rire. En 1880, il est reçu deuxième à

[3] - Henri Bergson*, Matière et mémoire*, Paris, Flammarion, 2008, P.10

l'agrégation de la philosophie devant Jaurès. De 1881 à 1888, il enseigne en province. D'abord au Lycée des jeunes filles, d'Angers, après avoir refusé un poste à Saint-Brieuc. Il quitte Angers, et on lui propose Carcassonne. Il refuse de nouveau. Deux refus en deux ans et finit par accepter un poste au Lycée de Clermont-Ferrand. Il se marie ; de cette union nait une fille, sourde et muette. Il commence la rédaction de son nouvel ouvrage, *Matière et mémoire*, publié en 1896. En 1898, il devient maitre de conférences à l'école normale supérieure, oùil n'enseignera que deux ans. Puisqu'il est nommé professeur au collège de France, à partir de 1900. En 1901, il est élu à l'Académie des sciences morales et politiques. Il donne les conférences au congrès international de philosophie. En 1903, la Revue de métaphysique et de morale fait paraitre un de ses articles. Celui-ci, une sorte de manifeste, est intitulé '' l'évolution de la métaphysique '' et peut être considéré comme le point du bergsonisme, une préface à toute son œuvre. L'Evolution Créatrice parait en 1907 et remporte un vif succès. Son nom est désormais connu du grand public.

b- L'œuvre de Bergson dans sa diversité.

Matière et mémoire est sans doute le livre qui est définitivement imposé Bergson comme un philosophe du premier plan. A partir de sa publication en 1896, l'Essai sur les données immédiates de la conscience de 1889 ne pouvait plus être considéré, rétrospectivement, comme un ouvrage brillant et néanmoins isolé, mais apparaissait comme essai d'une méthode dont le point d'application était appelé à se déplacer et comme le premier moment de ce qui devait constituer une œuvre. On ne discute plus seulement, à partir de la *Matière et mémoire*, de tel ou tel aspect de la pensée de son auteur, mais d'une philosophie que, dans un article qui est par ailleurs d'une rare sévérité. Benjamin Jacob devait appeler en 1898 la '' philosophie d'aujourd'hui '', une pensée neuve qui pouvait de toute façon à son heure, car elle exprimait mieux que d'autres l'esprit du temps. Il y a deux choses d'emblées extrêmement frappantes. La

première est son intérêt pour le détail de la connaissance psychologique et neuroscientifique, par le choix du problème spécial de la mémoire pour aborder la question canonique de la relation du corps et de l'esprit. Bergson s'interdisait encore avec *Matière et mémoire* de s'en tenir au plan des vérités générales ,et que, néanmoins, le livre devrait être perçu comme porteur d'une pensée qui engageait l'idée même qu'on peut se faire de l'activité philosophique. Le second lieu est le succès de l'œuvre qui est resté ambigu et que l'intérêt passionné qu'il suscitait n'était en bien des cas nullement synonyme d'adhésion. L'article de Jacob fait l'ensemble de ce que Bergson a pu écrit : « La mémoire est une faculté qui permet à l'homme de stocker et de conserver des évènements passées et présentes »[4]. C'est en 1900, par l'accession au collège de France que *Matière et mémoire* a contribué à rendre possible les philosophes de profession à accueillir avec une fascination souvent embarrassé. Bergson est donc contemporain à partir d'une distinction entre deux tendances symbolisées par deux revues, la revue philosophique de Théodule Ribot et la revue de métaphysique et de la morale d'Elie Halévy et de Xavier Léon. La position défendue par Bergson dans *Matière et mémoire* ne se ramenait ni au néopositivisme, ni au rationalisme de la revue de la métaphysique. Si on comprend, qu'une œuvre '' nettement dualiste '', de l'aveu même de son auteur, presse ses distances avec ceux qui entendent identifier le mental et le cérébral avec les promoteurs de la nouvelle psychologie scientifique. En revanche, la nature de son différend avec les tenants du rationalisme apparait de prime à bord plus difficile à cerner. Le recenseur le plus attentionné du livre, Victor Delbós, devrait tenter de le présenter comme l'exposé d'une doctrine singulière mais capable de: «servir des intérêts de la philosophie qu'elle s'est proposé de combattre »[5]. Il y a sans doute de lucidité sur ce point fondamental chez ceux qui, à la différence de Delbós, croyaient dans *Matière et mémoire*, un livre

[4] - Henri Bergson*, Matière et mémoire*, Paris, Flammarion, 2008, P.6
[5] - *Ibid*. P. 8

irréconciliable avec certaines idées de la philosophie. Le point de divergence radical de Bergson avec les rationalistes comme avec les naturalistes concerne les relations entre la métaphysique et la psychologie. Bergson estime en effet qu'elles entretiennent et doivent entretenir des liens bien plus étroits que ne l'admettent les uns les autres. Les naturalistes revendiquent en effet pour la psychologie le statut d'une science spéciale détachée de la philosophie, tout comme les métaphysiciens estiment une séparation de principe vis à vis de toute enquête positive sur l'esprit. Et c'est pour avoir entrepris d'en tirer patiemment toutes les conséquences, que Bergson a produit une spéculative aussi singulière.

Chapitre II : La matière pensée par Bergson.

A- De l'essence de la matière

a- De la réalité au réalisme.

En philosophie, Lalande définit la '' réalité '' comme A : le caractère de ce qui est réel, à l'un quelconque des sens de ce mot. B, cequi est réel, soit qu'on le considère dans un de ses éléments (une réalité) soit qu'on le considère dans son ensemble (la réalité). Dans le sens primordial, la '' réalité '' en français, est d'abord reellité vers 1290 puis réalté au 14ème siècle et réalité vers 1550, est emprunté à la suite du réel. C'est donc de la réalité qu'on accède au réalisme. Tenant compte de ces définitions, nous remarquons que le réalisme désigne la position qui affirme l'existence d'une réalité extérieure indépendante de notre esprit. Le réalisme affirme à la fois l'existence et l'indépendance du monde. L'existence signifie qu'il y a un monde extérieur au sujet, et l'indépendance que ce monde n'a pas besoin d'être relié à un sujet pour exister. Le réalisme affirme que le monde est une chose et que nos représentations en sont une autre. Et pour être plus claire, de ce qu'est le réalisme, il faut référer à Bergson dans son *Introduction à la métaphysique*. Si pour Bergson, le réalisme se traduit aux conceptions de l'absolu, il faut donc s'apercevoir que les philosophes s'accordent, en dépit de leurs divergences apparentes, à distinguer deux manières différentes de connaitre une chose. La première implique qu'on tourne autour de cette chose

la seconde, qu'on entre en elle. La première dépend du point de vue où l'on se place et des symboles par lesquels on exprime. La seconde ne prend d'aucun point de vue et ne s'appuie sur aucun symbole. De la première connaissance, on dira qu'elle s'arrête au relatif. De la seconde là où elle est possible, on dira qu'elle atteint l'absolu. Voilà pour quelle raison J. Lachelier estime qu' :

> « Il me parait incontestable que l'être est autre chose que la pensée, et cela en plusieurs sens. D'abord le sensible, le donné, est autre que les abstractions, les notions, les lois, dans lesquelles notre entendement les résout. Ensuite, tout ce qui est objet de la pensée est autre que l'acte même de la pensée, et la pensée ne saurait le tirer d'elle-même. Mais c'est parce que la pensée n'est pas ce qu'elle voudrait être, c'est-à-dire intuitive. Car si elle était intuitive, son objet ne lui serait pas extérieur, mais immanent ; ou plutôt les deux ne seraient ensemble qu'une seule et même idée, ou vérité »[6].

Cela veut signifier qu'on aperçoit différemment du point de vue mobile ou immobile des choses de telle manière que nous les regardons. Selon le système d'axes ou du point de repère auquel nous le rapportons, c'est-à-dire selon les symboles que nous traduisons. Alors, selon que l'objet sera mobile ou immobile, selon qu'il adaptera un mouvement ou un autre mouvement, nous n'éprouverons pas la même chose. Mais ce que nous éprouverons ne dépendra ni du point que nous pourrons adopter sur l'objet, puisque nous serons dans l'objet lui-même, ni des symboles par lesquels nous serons dans l'objet lui-même, ni des symboles par lesquels nous pourrons traduire, puisque nous aurons renoncé à toute traduction pour posséder l'original. De là, nous tiendrons un absolu. L'objet ne saurait s'apercevoir du dehors que par essence. Etant intérieur, par définition, ni s'exprimer par des symboles, étant incommensurable avec tout autre choses. Nous gagnerons la réalité de l'absolu si l'objet perçu se coïncide avec l'homme. C'est en cela Bergson affirme que : « L'absolu est synonyme de

[6]- André LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1926, P. 891.

perfection »[7]. Par cette déduction de l'absolu, nous passons donc à l'analyse d'un objet dans un domaine très important. L'analyse est donc une opération qui ramène l'objet à des éléments déjà connus, c'est-à-dire communs à cet objet et à l'autre. Dans le domaine de la philosophie, Bergson nous fait savoir que la philosophie ne consiste pas à choisir entre les concepts et à prendre pour école, mais à aller chercher une intuition unique d'où l'on redescend aussi bien aux divers concepts parce qu'on s'est placé au-dessus des divisions d'écoles. Ce qui importe véritablement, c'est de montrer le sens vrai ou réel de l'objet perçu. La réalité est ce que le réaliste cherche à atteindre. C'est pour cela que l'objet perçu par l'intuition passe sans peine dans bien des cas aux concepts, et c'est à partir de là que l'on voit sortir la réalité d'une chose. Connaitre une réalité, c'est au sens usuel du mot ''connaitre '', c'est prendre des concepts déjà faits, les doser et les combiner ensemble jusqu'à ce qu'on obtienne un équivalent pratique du réel. On connait l'objet à ce qu'il est invariable. Et il est invariable par définition, étant un schéma, une reconstruction simplifiée, souvent un simple symbole, en tout cas une vue prise sur la réalité qui s'écoule. L'erreur est de croire avec ces schémas qu'on décomposerait le réel. De l'intuition, on peut passer à l'analyse, mais pas de l'analyse à l'intuition. Le mouvement est antérieur à l'immobilité et il n'y a pas entre des positions et un déplacement, le rapport des parties au tout, mais celui de la diversité des points de vue possibles à l'indivisibilité réelle de l'objet. Alors penser un objet au sens usuel du mot '' penser '', c'est prendre sur la mobilité une ou plusieurs de ces vues immobiles. Rien de plus légitime, d'ailleurs, que cette manière de procéder tant qu'il ne s'agit que d'une connaissance pratique de la réalité. Vouloir la nature intime des choses, c'est appliquer à la mobilité du réel une méthode qui est faite pour donner des points de vue immobiles sur elle. C'est oublier que, si la métaphysique est possible, elle ne peut être qu'un effort pour remonter la pente naturelle du travail de la pensée, pour se placer tout de suite, par une dilatation

[7] - Henri Bergson, *Introduction à la métaphysique*, Paris, PUF, 2011, P.75

de l'esprit, dans la chose qu'on étudie. Et enfin, pour aller à la réalité aux concepts et non aux concepts à la réalité. La métaphysique est donc une science qui prétend se passer du symbole. C'est pour cela Bergson affirme qu' « il y a donc une réalité, ce que nous saisissons du dedans par l'intuition et non par l'analyse »[8]. Ce terme du réel ou de réalité désigne un état de conscience qui se diversifie par une représentation pouvant être une idée, un concept, une perception (un chien, d'une table, d'un arbre, etc.). Mais ça peut être aussi bien un souvenir, une sensation, un sentiment, une image de l'imagination… Ce qui compte ici, c'est que dans tous les cas de figure, une représentation désigne un état de conscience et une conscience de quelque chose. Or par définition même, cette chose dont nous avons conscience, que nous nous représentons, c'est la chose telle qu'elle est, si l'on peut dire, '' dans '' notre représentation, '' dans '' notre esprit, '' dans '' notre tête. On peut par exemple imaginer un chien alors même qu'aucun chien ne se trouve dans cette pièce. On a néanmoins l'image du chien en tête, en quelque sorte en nous. On peut aussi le percevoir, cet animal, ici et maintenant, et il nous semble alors tout à fait réel. Si un chien entrait dans la pièce, nous en apercevrons, et on le considéra comme un être situé dans l'espace hors de moi. Il n'en serait pas moins toujours un '' chien '' dans notre représentation, dans notre perception en occurrence. Il nous est même possible d'avoir la sensation du chien. S'il sent le mouillé, halète, aboie, bave, s'il fait du bruit quand il racle ses pattes sur le parquet, etc. cela ne nous échapperons pas non plus, mais continuera d'être en quelque façon à l'intérieur de nous, dans notre esprit, nos formes d'état de conscience. Nous avons donc toute sorte de représentation. Et dans toutes représentation qu'ils agissent d'idées, d'images, de souvenir de perception ou de sensation, il y a toujours deux moments : la conscience d'objet et la conscience de soi. La conscience de l'objet est ce qu'on a dit, la conscience que nous avons du chien sous forme d'idée réel, d'image réel, de perception réel, de sensation réel, de souvenir réel, peu importe. Nous

[8]- *Ibid*. P. 115

avons conscience de l'objet chien ou encore de la table, de la lampe, du stylo etc. Mais en même temps la conscience du chien, l'objet dont nous nous formons une représentation, nous avons toujours aussi conscience de nous-même comme par surcroit : on a conscience de nous ayant aussi conscience du chien. Comme le moi, la réalité ne peut se constituer que grâce à un travail constant qui lui permet d'être saisie comme telle ; cela permet de faire apparaitre la fonction du jugement qui doit prononcer qu'une propriété est ou n'est pas à une chose, et doit concéder ou contester à une représentation l'existence dans la réalité. Pour ce, Freud déclare que : « L'acte de jugement doit décider impartialement si une représentation déterminée est vraie ou fausse, c'est-à-dire si elle est ou non en accord avec la réalité »[9]. Pour ainsi dire que quand nous pensons à un chien, on fait le jugement de ce chien à l'intérieur de nous-même la nature du chien que nous pensons. Une fois que le jugement est fait, l'intelligence affirme donc qu'il était possible que le réel contenait auparavant une certaine vérité qui constitue sa réalité. Bref, à posteriori que la prévision à priori était possible, alors qu'en réalité, elle se sert de ce qu'elle voit maintenant pour dire : « Vous voyez bien que c'était possible »[10]. Ainsi, l'intelligence est une faculté qui traduit la réalité en termes de géométrie. Mais si nous nous bornons à l'idée de Bergson, on comprendra que le rôle de l'image est d'exercer sur d'autres images une influence réelle, et par conséquent de se décider entre plusieurs démarches matériellement possibles. A voir le problème qui existe entre le réalisme et l'idéalisme, Freud affirme : « Qu'il n'existe dans l'inconscient aucun indice de réalité »[11]. Si les mêmes images peuvent entrer à la fois dans deux systèmes différents, on peut conclure donc qu'il n'y a pas du réel dans cette réalité. Car chaque image varie pour elle-même et dans la mesure bien définie où elle subit l'action réelle des images environnantes. D'autres varient

[9]- Dimitri TELLIER*, Apprendre à philosopher avec Bergson*, Paris, ellipses, 2011, P.125
[10]-*Ibid*. P. 1273

pour une seule et dans la mesure variable où elles réfléchissent l'action possible de cette image privilégiée. Le problème entre l'idéalisme et le réalisme, peut-être même entre le matérialisme et le spiritualisme. Qu'est-ce que l'idéalisme et le matérialisme?

b-De l'idéalisme au matérialisme

L'idéalisme au sens général est une tendance philosophique qui consiste à ramener toute existence à la penser. L'idéalisme s'oppose ainsi au réalisme ontologique, ou en un seul mot à l'ontologie, qui d'une façon plus définie la supériorité qualitative, soit en un sens plus précis la perfection qualitative. En ce qui concerne le matérialisme, c'est une doctrine au sens ontologique d'après laquelle il n'existe d'autre substance que la matière, à laquelle on attribue des propriétés variables suivant les diverses formes de matérialisme, mais qui a pour caractère commun d'être individuels, représentables, figurés, mobiles, occupant chacun une région déterminée de l'espace. « Matérialistae dicuntur philosophi , qui tantummodo entia materialia sive corpora existere affirmant »[12]. Toute l'histoire de la philosophie, de la Grèce antique à nos jours, consiste en une lutte entre deux écoles de pensé : l'idéalisme et le matérialisme. Ces termes n'ont pas en philosophie le sens qu'ils ont dans le langage courant, ou ils désignent généralement une personne animée par de grands idéaux '' idéaliste '', par opposition à l'individu vulgaire, sans principe et égoïste le '' matérialisme ''. Tout cela n'a rien à avoir avec le matérialisme et l'idéalisme philosophique. En philosophie, l'idéalisme part du principe que le monde réel n'est que des idées de l'esprit ou plus exactement de l'idée à laquelle préexiste au monde philosophique. D'après cette école philosophique, les choses matérielles que nous percevons par le biais de nos sens ne sont qu'une copie imparfaite de l'idée, qui, elle, est parfaite. Dans l'antiquité, Platon était le

[12]- André LALANDE*, vocabulaire technique de la philosophie*, Paris, PUF, 1926, P.591.

représentant le plus conséquent de cette philosophie. Avant Platon, les pythagoriciens pensaient que le nombre constituait l'essence de toute chose. Ils méprisent le matérialisme en générale et le corps humain en particulier, qu'ils considéraient comme la prison de l'âme. Les premiers matérialistes, de l'histoire de la philosophie occidentale, cependant, ne commence pas avec l'idéalisme, mais avec le matérialisme. Ces dernières estimes que le monde matériel, que nous connaissons et explorons au moyen de la science, est réel. C'est dans cette optique que Bergson affirme : « La matière existe et l'esprit possède une réalité indubitable ».[13]Le seul monde réel est le monde matériel. Les pensées, les idées et les sensations sont le produit d'une certaine organisation de la matière (le système nerveux du cerveau). Les catégories de la pensée ne dérivent pas de la pensée elle-même, mais seulement du monde objectif que nous percevons par le biais de nos sens. On appelait les premiers philosophes grec des ''hylozoïsmes'', ceux qui croient que la matière est vivante. Ainsi se poursuit l'idéalisme épistémologique qui n'est rien d'autre qu'une position théorique à propos de la connaissance selon laquelle celle-ci porte non pas sur les objets réels indépendants de notre esprit mais des idées, des représentations ou des phénomènes qui sont en eux-mêmes rien de plus que des déterminations de notre esprit. Ce que l'on sait, est qu'un objet existe dès que ce même objet se rapporte à l'esprit. L'idéalisme épistémologique rejoint par là le scepticisme ontologique, qui postule l'impossibilité de connaitre la réalité. L'idéalisme épistémologique considéré comme une position neutre sur le plan ontologique, ne se prononçant pas sur la nature de la réalité mais sur le contenu de la représentation que nous pouvons en avoir. Par représentation, nous entendons par exemple celle du soleil lorsqu'il est au-dessous de l'horizon. Par représentations formelles, nous entendons celles du temps, de l'espace et de tout ce qu'on peut y construire à priori ; nous entendons aussi celles des lois qui régissent a priori tous les

[13]- Dimitri TELLIER*, Apprendre à philosopher avec Bergson*, Paris, ellipses, 2011, P.146.

phénomènes, comme celles de causalité ou de finalité. C'est peut-être dans cette logique que J. Lachelier estime:

> « Je crois qu'on peut donner à ce terme une signification très précise… L'idéalisme, au sens philosophique, consiste, ce me semble, à croire que le monde, tel moins que je puis le connaitre et en parler se compose exclusivement de représentation, et même mes représentations, actuelles ou possibles, matérielles ou formelles »[14]

Il est donc apriori compatible aussi bien avec l'idéalisme dit objectif, qui identifie la réalité à l'existence objective des idées ou des esprits, qu'avec l'idéalisme dit objectif qui place la réalité du monde sous la dépendance d'un sujet de perception ou de connaissance. Cependant, dans la mesure où l'idéalisme subjectif subordonne la question de l'existence des choses à la question de leur représentation épistémologique tend à se rapprocher de l'idéalisme subjectif. Il s'en approche également par le fait que la notion même de connaissance semble impliquer un certain rapport avec la réalité, et l'idéalisme subjectif à la différence de l'idéalisme objectif, établit une forme d'équivalence entre connaissance et réalité.

B- La matière dans l'existence humaine.

a- Le corps : l'empire de la matière chez l'être humain.

Le corps, par définition est une matière. Il se présente comme tout objet matériel à notre perception. Il permet à l'homme de percevoir tout ce qui se passe autour de lui et or de lui. On ne peut donc pas parler du corps comme un l'empire de la matière sans exposer le fonctionnement du cerveau et de la mémoire. Le cerveau et la mémoire sont des éléments primordiaux dans l'explication du corps comme un empire de la matière chez l'être humain. Ainsi, le cerveau au sens large est un état d'esprit qui nous permet de stocker des idées.

[14] - Andrée LALANDE*, Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1926, P.438-439.

Il est sans doute un élément majeur qui permet à l'homme de pouvoir reconnaitre la représentation d'une chose par le biais des systèmes nerveux. Ce cerveau entend qu'élément capital qui permet à l'homme de distinguer le bien d'avec le mal joue un rôle très prépondérant dans la vie des humains. Il permet à l'homme de pouvoir coordonner des idées afin de les évaluer pour la meilleure solution. Ce cerveau qui stocke des idées passées et présentes est dans la quête du souvenir. C'est pour cette raison que Bergson affirme : « Le passé se survit sous deux formes : dans des mécanismes moteurs et dans des souvenirs indépendants ».[15]Et comme les souvenirs qu'il apporte ont quelque chose de rêve, il est rare que son intrusion plus régulière dans la vie de l'esprit ne dérange pas profondément l'équilibre intellectuel. Mais en dehors de cet aspect, nous connaissons que le cerveau a pour rôle de donner la communication ou de le faire entendre. Il permet de conduire le mouvement recueilli à un organe de réaction choisi, tantôt d'ouvrir à ce mouvement la totalité des voies motrices pour qu'il y dessine toutes réactions possibles dont-il est gros et pour qu'il s'analyse lui-même en se dispersant. C'est peut-être pour ça que Bergson dit : « On passe, par degrés insensibles, des souvenirs disposés le long du temps aux mouvements qui en dessinent l'action naissante ou possible dans l'espace. Les lésions du cerveau peuvent atteindre ces mouvements, mais pas ces souvenirs »[16]. En d'autres termes, le cerveau nous parait être un instrument d'analyse par rapport au mouvement exécuté. Mais un cas comme dans un autre, son rôle se borne à transmettre et à diviser le mouvement. Nous constatons en ce moment que les centres supérieurs de l'écorce et de la moelle épinière, les éléments nerveux ne travaillent en de la connaissance : il ne faut qu'esquisser tout d'un coup une pluralité d'actions possibles, ou organiser d'elle. C'est dire donc que le système nerveux n'a rien à avoir d'un appareil qui survirait à fabriquer ou même à préparer des représentations. Comme la

[15] - Henri Bergson*, Matière et mémoire*, Paris, GF Flammarion, 2012, P. 82.
[16] - *Ibid*. P.83

structure du cerveau donne ce plan minutieux des mouvements entre lesquels nous avons le choix comme d'un autre côté la portion des images extérieures qui paraissent revenir sur elle-même pour constituer, la perception auraient prise, la conscience comme une modification cérébrale. Soit, si nous prenons par exemple un point P, dont les rayons agissent sur ces différents points a, b et c de la rétine. En ce point P, la conscience localise les vibrations d'une certaine amplitude et d'une certaine durée. En ce même point P, la conscience perçoit de la lumière. D'une façon plus claire, les faits allégés paraissent se ramener à un seul type. L'excitation unique capable de produire des sensations différentes, les excitations multiples capables d'engendrer une même sensation, sont ou le courant électrique ou une cause mécanique capable de déterminer dans l'organe une modification de l'équilibre électrique. C'est cela qu'on dit que le cerveau de l'homme est probablement ce que la nature a conçu de plus complexe au cours de cette longue évolution du vivant, qui a conduit des premières bactéries apparues sur la terre, il y a plus de trois milliards d'années, jusqu'aux animaux actuels et jusqu'à l'homme. On dit du cerveau humain qu'il est le plus grand défi de la biologie, et peut-être même l'un les plus grands défis de la science dans la compréhension, malgré les travaux menés depuis des siècles pour l'étudier. C'est pour cette raison que dans le dictionnaire Larousse il est dit :

> « Le cerveau humain est une machine plus efficace que le plus puissant super-ordinateur qu'on pourra jamais concevoir, car il fonctionne de façon massivement parallèle, comme disent les informations, c'est-à-dire en utilisant en même temps une grande partie du nombre incalculable des circuits qui relient entre eux nos 100 milliards de cellules nerveuses, qu'on appelle les neurones »[17].

L'organisation complexe du cerveau permet que nous puissions, en même temps, gouter la saveur d'un fruit, discuter philosophiquement, écouter de la musique, tout en étant conscient de tout ce qui se passe autour de nous. On estime que nous recevons continuellement, lorsque nous sommes éveillés,

[17] - Dictionnaire*, Le Grand Larousse*, Paris, OIF, 2018, P.222

quelque 10000 messages par seconde venus de nos organe des sens, dont beaucoup sont enregistrés, analysés, classés et mémorisés par notre cerveau, sans que nous en ayons conscience. Il est difficile d'imaginer une machine qui puisse réussir cet exploit. On pense qu'il existe de 10000 à 30000 liaisons entre une cellule nerveuse du cerveau et celle qui l'entourent. Le cerveau humain diffère aussi d'un ordinateur dans la mesure où il intègre dans le fonctionnement des éléments qui ne peuvent pas entrer dans la logique d'une machine, comme des émotions ou des sentiments. Il sait aussi reconnaitre des formes approximatives, reconstruire le sens d'une image ou d'un objet à partir de certains de ses éléments, ce que la machine ne sait pas faire. C'est avant tout un système de traitement des informations et non un système de calcul ou de raisonnement logique. Nous avons constaté même qu'une blessure grave des tissus du cerveau n'empêche pas son fonctionnement : lui permet souvent de remplacer un circuit lésé par un autre, alors que la défaillance d'un seul circuit électrique suffit à mettre un ordinateur hors d'état de marche. L'une des autres caractéristiques surprenantes de notre cerveau est qu'il apparait comme unique dans le monde vivant, tout en n'étant pas fondamentalement différent, biologiquement, de celui des autres animaux, et notamment de ceux des mammifères, dont nous faisons partie. A partir de là, nous comprenons que le cerveau est cette partie de l'acéphale, formée des deux hémisphères cérébraux et du diencéphale. Il est donc un organe extrêmement complexe. Il forme deux types de cellules, les neurones et les cellules gliales. Les neurones ont pour fonction d'envoyer et de recevoir les impulsions nerveuses, tandis que les cellules gliales nourrissent et protègent les neurones dont elles assurent en outre le soutien scientifique. Les hémisphères cérébraux sont les principaux responsables des sensations conscientes, du langage de la mémoire et les émotions. Voilà pourquoi Henri Bergson estime que :

> *« Le souvenir d'une sensation est chose capable de suggérer cette sensation, je veux dire de la faire renaitre, faible d'abord, plus forte ensuite, de plus en plus*

forte à mesure que l'attention se fixe davantage sur elle. Mais il est distinct de l'état qu'il suggère, et c'est précisément parce que nous le sentons derrière la sensation suggérée, comme le magnétiseur derrière l'hallucination provoqué, que nous localisons dans le passé la cause de ce que nous éprouvons. La sensation, en effet, est essentiellement de l'actuel et du présent ; mais le souvenir, qui la suggère du fond de l'inconscient d'où il émerge à peine, se présente avec cette puissance sui generis de suggestion qui est la marque de ce qui n'est plus, de ce qui voudrait être encore.»[18]

Les techniques modernes d'imageries permettent de visualiser l'activité cérébrale, d'identifier les régions du cerveau utilisés pour divers aspects du raisonnement anatomique ou fonctionnelles. Le fonctionnement du cerveau sort dans le corps, le corps dans l'air qui le baigne etc. Car nous admettons tous dans un instant que le passé se survive à l'état de souvenir emmagasiné dans le cerveau. Il faudra alors que le cerveau, pour conserver le souvenir, se conserve tout au moins lui-même. Mais ce cerveau, entant qu'image étendue dans l'espace, n'occupe jamais que le moment présent. Il constitue avec tout le reste de l'univers matériel une coupe sans cesse renouvelée du devenir universel. Ce devenu universel est une action qui prend son appui sur le retentissement effectué sur la glande pinéale par les esprits animaux, ces fines vapeurs éthérées, proche du sang et véhiculées par les nerfs depuis les extrémités sensorielles jusqu'à la glande pinéale ; ainsi frappé par les esprits animaux, la glande pinéale est nue selon les modalités chaque fois spécifique, eu égard à l'objet qui impressionne les nerfs. A son tour la glande pinéale transmet à l'âme, sa qualité de mouvement et sa direction : la perception, l'évènement physique, passion, désir ou décision sont dès lors, le résultat de l'action exercée sur la chose pensante par l'esprit qui est des choses étendues et cela par médiation de la glande pinéale. A la fois gare du triage et caisse résonance, elle communique à l'âme le mouvement qu'il reçoit du corps. C'est à juste titre que Robert Misrahi affirme : « Le cerveau est le plus volumineux des éléments du système nerveux

[18] - Henri Bergson, *L'Energie spirituelle*, Paris, P.U.F., 1919, P.140

centrale. Il est constitué par deux éléments latéraux, les hémisphères cérébraux unis l'un à l'autre et aux éléments sous-jacents. Il pèse 1200 gramme environ.»[19] La fonction motrice du cortex : c'est le centre moteur de la zone motrice. Les centres moteurs se transforment en segment de réalisation d'un mouvement par le biais du corps. Les centres de la fonction sensitive sont des zones très importantes, car elles permettent au cerveau de reconnaitre un effet produit par le corps suite à l'intervention des fibres nerveuses pour permettre la transmission de l'information. A partir de cet aspect, nous comprenons que c'est avec notre cerveau que nous pensons, et que si l'on était capable d'examiner ce qui s'y passe, on saurait ce que nous pensons. Bergson rejette donc cette thèse et avant de développer sa position, signalons que notre but n'est pas de défendre l'affirmation de Bergson contre la science. En ce qui concerne ce que l'on nomme désormais les neurosciences de tels progrès ont été effectués que nombre des affirmations du philosophe s'avèrent obsolètes voire fausse, malgré la masse considérable de documents étudiés avant l'écriture de *Matière et mémoire*, livre central de notre propos. Le meilleur exemple de l'obsolescence d'une bonne partie du propos bergsonien sur le sujet est qu'on a reconnu le cerveau comme un élément capable de créer des images, ce que Bergson refusait. Quel rôle alors le cerveau joue-t-il pour Bergson si, au sens strict, ce n'est pas lui qui pense ? Deux images bergsonienne, toutes deux tirées de *Matière et mémoire*, s'offrent pour le comprendre. Dans son ouvrage, Bergson affirme qu' :

> «Il y ait solidarité entre l'état de conscience et le cerveau, c'est incontestable. Mais il y a solidarité aussi entre vêtement et le clou auquel il est accroché, car si l'on arrache le clou, le vêtement tombe. Dira-t-on, pour cela, que la forme du clou dessine la forme du vêtement ou nous permette en aucune façon de la pressentir ? »[20].

[19] - Misrahi ROBERT*, Le corps et l'esprit dans la philosophie de Spinoza, Paris, Delagrange/Synthélabo, P. 20-24.*
[20] -Henri Bergson*, Matière et mémoire*, Paris, GF Flammarion, 2012, P.4

Notons au préalable que cette image sera reprise dans la conférence intitulée ‘’ l’âme et le corps’’ avec l’ajout de l’idée selon laquelle le clou peut déchirer le vêtement. Prenons cette image en son sens le plus concret. D’une part, le vêtement dépasse beaucoup, par ses dimensions, le clou. La conscience déborde donc de manière conséquente le cerveau. Lequel, néanmoins, permet à la conscience de s’accrocher. D’autre part, le clou peut déchirer le vêtement, ce qui signifie que le cerveau lésé peut rendre la conscience inopérante. Bergson propose donc une deuxième image, au premier chapitre de *Matière et mémoire* : « Le cerveau ne doit (…) pas être autre chose, à notre avis, qu’une espèce de bureau téléphonique central : son rôle est de donner la communication, ou de la faire attendre. Il n’ajoute rien à ce qu’il reçoit. »[21] Le cerveau recevrait donc des excitations nerveuses, et ne ferait que transmettre ces excitations nerveuses en les réorientant si besoin est. Si nous prenons par exemple, l’excitation venant d’une douleur au petit orteil de notre pied droit est redirigée par le cerveau vers notre main qui va le tâter pour vérifier s’il n’est pas cassé. On sait sur ce point au moins, que Bergson s’est trompé. Le cerveau ne joue pas qu’un rôle de distribution et de réorientation des excitations nerveuses. Il peut ajouter aux stimuli venus de l’extérieur, des représentations ; il peut également créer de lui-même des excitations etc. A suivre Bergson, le cerveau, couplé à l’ensemble du système nerveux, aurait pour fonction d’accrocher la conscience au monde extérieur. Celui-ci envoie des mouvements qui sont convertis en excitations sensorielles que le cerveau reçoit et redéploye en action du corps. Ainsi Bergson peut déclarer : « Le cerveau est un organe de choix »[22] mais ce choix a pour fonction de répondre adéquatement à la situation présente ; aussi faut-il ajouter : « Le cerveau est un organe de l’attention à la vie »[23] Le cerveau a donc pour fonction de clouer la conscience à la réalité. Si le cerveau est détérioré, lésé, il ne peut plus opérer cette liaison avec le réel.

[21] - *Ibid*. P.26

[22] - Henri Bergson*, Energie Spirituelle*, paris, P.U.F, 1919, P.9

[23] - *Ibid*. P. 47

Dès lors, la conscience s'échappe, c'est-à-dire se perd dans le plan que Bergson nomme plan du rêve. Nous reviendrons un peu plus loin sur cette dénomination pour en préciser le sens. Plaçons-nous dans deux situations concrètes pour bien saisir le rôle joué par le cerveau. Une personne se brule la main en saisissant un plat trop chaud. Là, la conscience ne l'intervient pas ; par réflexe, cette personne retirera la main ; c'est son système nerveux primaire qui fournira la réponse immédiate au stimulus. Deuxième situation : une personne se trouve, au self-service, face à deux plats. Là, le cerveau va intervenir pour choisir. L'action (prendre telle assiette plutôt que telle autre) ne sera plus automatique mais réfléchie. Les stimuli (couleur, odeur) vont inciter le cerveau à provoquer les souvenirs (je n'aime pas les champignons et cette sauce contient les champignons) pour choisir (je prends donc les endives au jambon).Ces deux exemples triviaux montrent que le cerveau n'invente rien. Il ne fait que transmettre les stimuli (Bergson parle d'ébranlement) et fait surgir les souvenirs lorsque c'est nécessaire. Bergson estime que : « Le cerveau est un organe de pantomime et de pantomime seulement. Son rôle est de mimer la vie de l'esprit, de mimer aussi des situations extérieurs auxquelles l'esprit doit s'adapter. »[24] Le cerveau permet à l'esprit, à la conscience de pénétrer la matière. Tout se passe comme s'il se ''configurait'' de manière à ce que le bon souvenir vienne s'insérer dans le présent en fonction de situation. Il mime donc la pensée et la conscience n'est ni la pensée ni la conscience ; il se conforme aux conditions extérieurs pour que l'esprit puisse s'y insérer. Nous nous lancerons dans le domaine de la mémoire pour mieux l'expliquer.

Ainsi, la mémoire vient du latin ''memoria'' qui signifie une activité biologique et psychique qui permet d'acquérir, de conserver et de restituer des informations. Au sens général, la mémoire peut être définit comme un ensemble de stocks d'idées, ou encore une fonction par laquelle s'opèrent dans l'esprit la

[24] - *Ibid.* P. 47

conservation et le retour d'une connaissance antérieurement acquise. D'une manière plus explicite, la mémoire est une salle au trésor de toutes les choses et, si l'on n'en fait pas la gardienne de ce que nous pensons ou de ce que l'on a pensé sur des choses et sur les mots, nous savons que tous les autres dont l'orateur, quelque excellent qu'il puisse être ne seront à rien. Pour cela, Bergson apporte une définition de la mémoire dans un domaine plus capital : « il a distingué la mémoire habitude, comme un ensemble de mécanisme moteur de la mémoire vraie lieu aux souvenirs en tant que tel »[25]. Dans cette tragédie de mémoire, on distingue trois termes : le souvenir pur, le souvenir image et la perception dont aucun ne ce fonctionne isolement. La perception est toujours en contact avec l'esprit dont des objets sont imprégnés par des souvenirs imagés. Le souvenir image à son tour participe du souvenir pur qui commence à matérialiser. Le souvenir pur, indépendant sans doute en droit, ne se manifeste normalement que dans l'image colorée et vivante qui le révèle. En symbolisant ces trois termes par les segments consécutifs AB, BC, CD d'une ligne droite AD, on peut dire que notre pensée décrit cette ligne d'un mouvement continu qui va de A à D et qu'il est impossible de dire avec précision ou l'un des termes fini, ou commence l'autre. Nous avons conscience d'un si generis par lequel nous nous détachons du présent pour replacer d'abord dans le passé en général, puis, dans une certaine région du passé : travail de tâtonnement, analogue à la mise au point d'un appareil photographique. C'est dans cette optique Bergson nous fait savoir que :

> « Notre passé est(…) ce qui n'agit plus, mais pourrait agir, ce qui agira en s'insérant dans une sensation présente dont il empruntera la vitalité. Il est vrai qu'au moment où le souvenir s'actualise ainsi en agissant, il cesse d'être souvenir, il redevient perception. On comprend alors pourquoi le souvenir ne pouvait pas résulter d'un état cérébral. L'état cérébral continu le souvenir ; il lui donne prise sur le présent par la matérialité qu'il lui

[25] - Jacqueline Russ*, Dictionnaire de philosophie*, Paris, Bordas, 2012, P.175

> confère ; mais le souvenir pur est une manifestation spirituelle. Avec la mémoire nous sommes bien véritablement dans le domaine de l'esprit »[26]

A partir de là, nous rencontrons une erreur de l'associationnisme qui est de substituer à cette continuité de devenir, qui est la réalité vivante, une multiplicité discontinue d'éléments inertes et juxtaposé. On prendra donc le souvenir réalisé à l'état de faible perception, et fermera sur le pur souvenir que cette image a développée progressivement. Dans la concurrence que l'associationnisme institue ainsi entre le stable et l'instable, la perception déplacera toujours le souvenir image et le souvenir pur. L'associationnisme, coupant en deux par une ligne MO la totalité du progrès AD, ne voit dans la portion OD que les sensations qui la terminent et qui continuent, toute la perception ; et réduit la portion AO, à l'image réalisée, en épanouissant le souvenir pur. C'est peut-être pour éclaircir ce phénomène que Bergson dit ceci : « La vie psychologique se ramène à ces deux éléments dont la sensation et l'image »[27]. Dans la grande gloire de la maison de la mémoire, nous avons nos ordres du ciel, la terre, la mer et toutes les sensations que nous avons pu éprouver, sauf celles que nous avons oublié, c'est ce que nous rencontrons nous-même que nous nous souvenons de nous-même de ce que nous avons fait, du moment, de l'endroit où nous l'avons fait, des dispositions affectives où nous nous trouvons en le faisant, c'est là que se tienne tous nos souvenirs, ceux qui sont fondés sur notre expérience ou ceux qui ont leur source dans la croyance en d'autrui…C'est pour cela qu'on parle de l'imitation comme une explication de l'identification. L'enfant imite un modèle par des actions répétitives. On imite donc quelque chose en répétant. L'imitation va donc entrainer la récompense sociale qui elle-même entraine d'autres imitations.

Dans cette imitation, l'ensemble des mécanismes intelligemment montés assurent une réplique convenable au diverses interpellations possibles. Elle fait

[26] - Henri Bergson*, Matière et mémoire*, Paris, P.U.F, 2012, P.24
[27] - *Ibid*. P.149

que nous nous adaptons à la situation présente, et que les actions subies par nous se prolongent d'elles-mêmes en réaction tantôt accomplies tantôt simplement naissantes, mais toujours plus ou moins appropriées. Disons donc habitude plutôt que mémoire joue notre expérience passée, mais n'en évoque pas l'image. C'est donc le lieu de passage des mouvements reçus et renvoyés par le trait d'union entre les choses qui agissent sur nous et les choses sur lesquelles nous agissons ; le siège, en un mot, des phénomènes moteurs. On parlera du schème en psychologie.

En psychologie, le schème désigne généralement la structure qui organise les représentations, la forme dynamique d'un acte mental, l'action intériorisée. En psychologie, le concept de schème parait souvent associé à la théorie opératoire de Piaget pour qui le schème est l'instrument de l'assimilation ; c'est une structure d'actions répétable dans des circonstances semblables ou analogues. Ce théoricien de la genèse des connaissances estime que l'entièreté des actions d'un individu est régie par des schèmes d'actions qui sont progressivement inscrit dans le cerveau au cours du développement de l'individu. Il désigne schème du nom de schème. Les premières actions qui relèvent de l'activité réflexe, se coordonnent de manière progressive en des schèmes sensori-moteurs qui sont des organisations sous tendant les actions et permettant à la fois répétition de ces actions dans des situations analogues, la généralisation desdites actions par application à des objets de plus en plus variés et la structuration des connaissances par attribution de signification fonctionnelle aux objets manipulés. On peut donner l'exemple des objets à sucer. On retrouve ce processus de formation de schème dans tous les domaines du développement cognitif. Il apparait alors de manière successive des schèmes sensori-moteurs, perceptifs, pratiques, symboliques, intuitifs, opératoires concrets puis opératoires formels. Le schème est loin de signaler le comportement, un genre de canevas formel, de savoir-faire psychologique qu'on

ne peut observer mais dont l'existence peut se déduire de l'observation des comportements. C'est pour cela que Bergson affirme : « La mémoire du corps, constituée par l'ensemble des systèmes sensori-moteurs que l'habitude a organisé, est donc une mémoire quasi instantanée à laquelle la véritable mémoire du passé sert de base »[28]Si nous représentons par cône SAB la totalité des souvenirs accumulés dans notre mémoire, la base AB, assise dans le passé, demeure immobile, tandis que le sommet S, qui figure à tout moment notre présent, avance sans cesse, et sans cesse aussi touche le plan mobile P, de notre représentation actuelle de l'univers. En S, se concentre l'image du corps, et, faisant partie du plan P, cette image se borne à recevoir et à rendre les actions émanées de toutes les images dont le plan se compose. La mémoire consciente perd en étendue ce qu'elle gagne en force de pénétration : elle a d'abord la facilité de la mémoire des rêves, mais c'est que bien réellement elle rêvait. On observe d'ailleurs cette même exagération de la mémoire spontanée chez des hommes dont le développement intellectuel ne dépasse guère celui de l'enfance. Un missionnaire, après avoir prêché un long sermon à des sauvages de l'Afrique, vit l'un le répéter textuellement, avec les mêmes gestes, d'un bout à l'autre. C'est dans cette logique que Bergson déclare :

> *« J'étudie une leçon, et pour l'apprendre par cœur je la lis d'abord en scandant chaque vers ; je la répète ensuite un certain nombre de fois. A chaque lecture nouvelle un progrès s'accomplit ; les mots se lient de mieux en mieux ; ils finissent par s'organiser ensemble. A ce moment précis je sais ma leçon par cœur ; on dit qu'elle est devenue souvenir, qu'elle s'est imprimée dans ma mémoire.»*[29]

L'habitude remonte donc de la sphère des mouvements vers celle de la pensée. Là, on a la naissance d'une idée générale. L'essence de l'idée générale, en effet, est de se mouvoir sans cesse entre la sphère de l'action et celle de la

[28] - *Ibid*. P. 169
[29] - *Ibid*. P. 83

mémoire pure. Reportons nous en effet au schéma que nous avons déjà expliqué. En S est la perception actuelle que nous avons de notre corps, c'est-à-dire d'un certain équilibre sensori-moteur. Sur la surface de la base AB seront disposés si l'on veut, nos souvenirs dans leur totalité. Dans le cône ainsi déterminé, l'idée générale oscillera continuellement entre le sommet S et la base AB. En S elle prendrait la forme bien nette d'une attitude corporelle ou d'un mot prononcé ; en AB elle revêtirait l'aspect non moins net, des milles images individuelles en lesquelles viendrait se briser son unité fragile. L'idée générale nous échappe donc dès que nous prétendons la figer à l'une ou l'autre de ces deux extrémités. Il y a donc place entre le mécanisme sensori-moteur figuré par le point S et la totalité des souvenirs disposés en AB, comme nous le faisons pressentir dans le chapitre précédant, pour mille et mille répétition de notre vie psychologique, figurées par autant de section A'B', A'',B'' etc., du même cône . Nous tendons à nous éparpiller en AB à mesure que nous détachons davantage de notre état sensoriel et moteur pour vivre de la vie du rêve, nous tendons à nous concentrer en S à mesure que nous nous attachons plus fermement à la réalité présente, répondant par les réactions à des excitations sensorielles. La vie mentale inférieur peut se déduire des lois de l'association des idées.

b- De la matière à l'idée : le rôle du corps.

Selon le dictionnaire philosophique de Jacqueline Russ, le corps vient de l'étymologie latine ''corpus'' qui se présente comme : « Tout objet matériel se présentant à notre perception »[30]. En ce qui concerne la philosophie métaphysique, le corps est une organisation assurant les fonctions nécessaires à la vie de tout être vivant. Pour le dictionnaire Français le Robert, le corps est une partie matérielle des êtres animés ou encore l'organisme humain qui est entièrement opposé à l'esprit, à l'âme. Robert Misrahi définit le corps : « exclusivement par l'étendue et par l'extension, pour lui, le corps ne

[30] - Jacqueline Russ*, Dictionnaire de philosophie*, Paris, bordas, P.59

pense pas et par conséquent les animaux ne sont que les corps c'est-à-dire des machines ».[31]Pour Henri Bergson, le corps se défini comme une matière. Ses propriétés fondamentales en son l'étendue, l'impénétrabilité et la masse. En ce qui concerne du domaine de la philosophie, le corps permet à l'homme de percevoir tout ce qui se passe en lui et hors de lui. C'est pour cela que Bergson le considère comme une matière ou encore une image. Bergson fait l'hypothèse que le cerveau est le véhicule d'une action. Car pour lui : « C'est grâce à la mémoire que le cerveau reçoit les sensations produites par le corps ».[32] Pour lui, le corps permet aux images d'agies et de réagies les unes sur les autres dans les parties élémentaires selon les lois qu'il appelle les lois de la nature. Le corps qui représente la matière abrite le cerveau et ce même cerveau se distingue des centres. Aucune action ne peut donc se produire, aucune sensation ne peut se faire, aucune information ne peut se percevoir si ce n'est uniquement ce que notre corps nous fournit. Les informations que nous percevons par les nerfs afférents transmettent des ébranlements au centre nerveux et les nerfs afférents qui partent du centre stimulent des ébranlements que par les périphéries de notre corps. Le corps est donc, dans l'ensemble du monde matériel une image qui agit comme les autres images, et choisi dans certaines mesures, la manière de rendre ce qu'il reçoit.

N'importe quelle signification qu'on donnera au corps, il représentera toujours la matière, car il fait partir du monde matériel et le monde matériel existe autour de lui et en dehors de lui. Et c'est pour cette raison que Bergson affirme : « Mon corps, destiné à mouvoir les objets, est donc un centre d'action, il ne saurait faire naitre une représentation ».[33] Les objets perçus nous renvois donc au corps. Et tout objet perçu n'a de sens que ce que le corps lui donne. On

[31] - Robert Misrahi, le cops et l'esprit dans la philosophie de Spinoza, Paris,Delagrange/synthèse, 1992, P.18
[32] - Henri Bergson, Matière et mémoire, Paris, GF Flammarion, 2012, P. 14
[33] - *Ibid*. P.14

représente le corps vivant comme un empire dans un empire, le système nerveux comme un être à part, dont la fonction serait, d'abord d'élaborer des perceptions ensuite de créer des mouvements. Le système nerveux, interposé entre les objets qui ébranlent le corps joue le rôle d'un conducteur. Et c'est dans cette même logique que Bergson écrit en ces termes : « Que les ondes sonores donnassent à l'œil la sensation de lumière, ou que des vibrations lumineuse fissent entendre un son à l'oreille ».[34] Si pour Bergson, le corps est encore appelé la matière, le corps serait donc pour nous, un ensemble d'image et par image, nous entendons une certaine existence qui est plus que ce que l'idéaliste appelle une représentation et ce que le réaliste appelle une chose, une existence située à mi-chemin entre la chose et sa représentation. Cette conception du corps est tout simplement celle du sens commun. Ce sens commun du corps, Bergson le suppose comme le rôle que jouent les images dans la sensation dont -il appelle le corps. Ce corps considéré comme image exerce sur d'autres images une influence réelle, et par conséquent de se décider entres plusieurs démarches matériellement possible. Le débat mené par les philosophes est qu'ils estiment tous que la matière existe tel qu'ils la perçoivent comme image, ils feraient d'elle, en elle-même une image. La matière est donc indispensable pour nous faire comprendre le merveilleux accord des sensations entre elles. Pour rendre plus lucide cette idée, Bergson affirme :

> « Or, le système d'image où le scalpel n'a opéré un changement insignifiant est ce qu'on appelle généralement le monde matériel ; et, d'autre part, ce qui vient de s'évanouir, c'est « ma perception » de la matière. D'où, provisoirement, ces deux définitions : j'appelle matière l'ensemble des images, et perception de la matière ces mêmes images rapportée à l'action possible d'une certaine image déterminée, mon corps. »[35]

[34] - *Ibid*. P. 51
[35]- *Ibid*. P. 16-17

En effet, nous nous bornons de la conviction des réalistes et des idéalistes pour montrer la véracité de la matière et le corps qui se présentent en nous sous forme d'image. Les réalistes et les idéalistes s'accordent à raisonner que la perception extérieure se constitue par la projection, dans l'espace, l'affection devenir inoffensive. Dans l'univers matériel, une synthèse d'état subjectif et in-extensif, la réalité indépendante qui correspond à un passage graduelle de l'affection à la représentation. Si nous faisons un rétroactif, nous verrons que l'affection à un moment détermine l'image. A ce propos Bergson affirme :

> « Quand un corps étranger touche un des prolongements de l'amibe, chaque partie de la masse protoplasmique est donc également capable de recevoir l'excitation provenant de notre corps et de réagir contre elle : perception et mouvement se confondent en une propriété unique qui est la contractilité »[36]

Dans un organisme, les fibres dites sensitives sont exclusivement chargés de transmettre des excitations à une région centrale d'où l'ébranlement se propagera à des éléments moteurs. Il semble donc qu'ellesaient renoncé à l'action individuelle pour concourir, en qualité de sentinelle avancé, aux évolutions du corps tout entier. Ainsi nait la douleur, laquelle n'est point autre chose, selon Bergson : « Qu'un effort d'élément lésé pour permettre les choses en place, une espèce de tendance motrice sur les nerfs sensibles. »[37] Toute douleur est un effort local, et c'est par isolement de l'effort de cette douleur qui est cause de son impuissance, par ce que l'organisme, en raison de lasolidarité de ses parties, n'est plus apte qu'aux effets d'ensemble. Le corps à présent, se présente comme tous les corps de la nature. Si nous prenons le corps tout entier, autrement dit, prendre dans les domaines de la vie, nous verrons que

[36] *Ibid. P*. 36
[37] *Ibi*d. P.62

le corps d'une part est le symbole originel qui fait d'un être vivant la violence de ses pulsions, un homme qui parle et peut parler du monde et de lui-même. L'homme parle, mais par ce que le symbole la fait homme. Pour dire simplement que la nature a voulu de lui un homme et que par conséquent cette même nature lui a permis par intermédiaire des mouvements de son corps, de parler. Ainsi ce confirme et se complète du même coût l'idée selon laquelle notre corps est la symbolique générale du monde, dans la mesure où non seulement comme nous le pensons, nous récapitulons en toutes ses parties la signification des choses et des êtres que nous percevons et sur lesquels nous agissons, mais bien plus parce que nous avons l'origine de tous les autres symboles, leur référent permanent, le symbole de tous les symboles existant ou possible. Voilà pourquoi Michel Bernard montre que:

> « L'image d'un corps est composé de quatre matières fondamentales (la terre, l'eau, le feu et l'air) porteuse de quatre qualités premières (le sec, le froid, le chaud et l'humide) dont les combinaisons forment les tempéraments, chacun étant caractérisé par la prédominance d'une humeur (le sang, la pituite ou phlegme, bile, atrabile) ; par ailleurs, la matière corporelle elle-même est passive, gouverner par trois sorte d'esprits (le naturelle, le vitaux animaux) qui transmettent des vertus »[38] .

Ainsi, notre perception est une image, mais la matière et notre corps lui-même sont d'autres images. Ce qu'il faut comprendre cependant, c'est que la perception ‘’pure’’, celle qui est la plus en contact avec la matière, la moins temporalisée, est déjà une contraction par la conscience de milliards de ‘’vibrations’’ qui constituent la réalité même de la matière (indépendamment de la conscience) :

> « Percevoir consiste donc, en somme à conserver des périodes énormes d'une existence infiniment diluée en quelques moments plus différenciées d'une vie plus intense, et à résumer ainsi une très longue histoire. Percevoir signifie

[38] - Michel Bernard, *Le corps,* Paris, seuil, 1995, chapitre 9, P. 134-135

> immobiliser. C'est-à dire que nous saisissons, dans l'acte de la perception, quelque chose qui dépasse la perception même, sans que cependant l'univers matériel diffère ou se distingue essentiellement de la représentation que nous en avons. » [39]

L'image de mon propre corps s'insère à ce niveau qu'est la perception, ce qui rend possible l'action. Ceci, s'explique par le fait que les mouvements reçus du corps vivant comme une espèce du centre où se réfléchit sur les objets qui exercent leur réflexion manifeste par les actions dans la perception extérieure. La perception entendu comme nous l'entend, mesure notre action possible des choses sur nous. En mettant en pratique toutes ces explication du rôle du corps et de son fonctionnement, nous comprenons à partir de là que le corps est une image que nous devrons'' prendre à la lettre''.

Le corps doit être interpréter dans le langage même qui le désigne. Bien plus, il n'est rien au-delà de ce langage, dans la mesure où il se donne, se montre réel à nous à travers les représentations qui signifient les fantasmes de notre désire inconscient. Le corps est un texte, une organisation systématique de lettre qu'il faut déchiffrer dans sa logique et singularité. Tel est le projet que, à la suite de Lacan, s'est fixé Serge Leclaire et qu'il à résumer dans cette expression riche de sens : « Il faut prendre le corps à la lettre.»[40]Que signifie prendre le corps à la lettre ? Prendre le corps à la lettre signifie que le corps est situé à la réalité dans la lettre qui fixe les objets du désire, donc dans le langage de nos rêves, qui les réfracte, mais aussi au sens figuré de l'expression'' préférer la lettre à l'esprit', s'attacher à la lettre du corps lui-même et non à des significations idéales, abstraites ou sublimés. Car le corps, objet destiné à mouvoir les objets, est un centre d'action ; il ne saurait faire naitre une représentation. Le corps en ce moment est donc un objet capable d'exercer une action réelle. Pour comprendre dans la profondeur le rôle du corps, nous devrons reconnaitre sans doute ce que

[39] Henri Bergson*, Matière et mémoire*, Paris, Flammarion, 2012, chapitre quatre. 211

[40] -Michel Bernard*, Le corps, Paris, seuil*, 1995, chapitre 7, P. 97-98

démontre Sigmund Freud. Le plaisir est la sensation qui marque la fin d'un état de tension parfaitement représenté par l'état d'érection. Par conséquent, le temps du plaisir ou de jouissance est ce temps de la différence entre un plus et un moins de tension ; différence incessible, qui est le vif du plaisir. L'excitation ou l'excitabilité de type sexuel qui spécifie la zone érogène serait donc à définir comme la propriété d'un lieu du corps, d'être le siège d'une différence immédiatement accessible, sensible, plaisir ou déplaisir, et de pouvoir recueillir de quelque façon la marque de cette différence. La différence d'excitabilité d'une zone épidermique par rapport aux autres et bien délimité par ses bords. A ce effet, Michel Bernard affirme que :

> « Lèvre d'une bouche, d'une vulve, surface d'un pénis, paupière d'un œil et, à la limite, toute la surface de la peau équivaut au bord du corps tout entier par rapport au milieu. La zone excitée correspondante de son corps, se satisfaisant lui-même en même temps qu'il apporte la satisfaction au corps d'autrui » [41]

L'expérience donne la preuve car, le mouvement d'un corps pour atteindre et modifier un objet reste toujours le même. L'activité motrice dévient une entité à part, une espèce de recevoir d'où le mouvement sert à volonté, toujours le même pour une même action, quelque que soit le genre d'image qui la sollicité à se produire. Cette activité motrice du processus perceptif est localisée dans élément nerveux dit sensoriels. Les psychologues qui ont étudié l'enfance savent bien que notre représentation commence par être impersonnel. C'est peu-à peu, et à force d'induction, qu'elle adopte notre corps pour centre et devient notre représentation. A mesure que notre corps se déplace dans l'espace, toutes les autres images varient ; celle-ci, au contraire, demeure invariable. Le corps est donc ce qui se dessine au centre de ces perceptions, notre personne est l'être auquel il faut rapporter ces actions. Dans cette logique, le corps se conduit donc comme une image qui en réfléchi et en les analysants au point de vu des diverses actions à exercer sur elle. Ainsi, Bergson affirme que :

[41] - *Ibid*. P. 99

> « Nous prétendons que la formation du souvenir n'est jamais postérieur à celle de la perception, elle en est contemporaine. Au fur et à mesure que la perception se crée, son souvenir se profile à ses côtés, comme l'ombre du corps. Mais la conscience ne l'aperçoit pas d'ordinaire, pas plus que notre œil ne verrait notre ombre s'il illuminait chaque fois qu'il se tourne vers elle. [42]»

Nous ne pourrons donc pas parler de perception sans l'affection qui le détermine. L'affection est donc ce que nous mêlons de l'intérieur de notre corps à l'image des corps extérieurs. Elle est ce qu'il faut extraire d'abord de la perception pour retrouver la pureté de l'image. La localisation affective en un endroit du corps exige une véritable éducation. Cela nous amène à présenter le corps dans l'ensemble comme centre nerveux. La représentation ne va donc pas de mon corps aux autres corps. Elle est dans l'ensemble des corps, ce qui adopte mon corps pour centre. C'est dans cette même logique que Bergson affirme :

> « Le souvenir d'une sensation est une chose capable de suggérer cette sensation, je veux dire de la faire renaitre faible d'abord, plus forte ensuite, de plus en plus forte à mesure que l'attention se fixe davantage sur elle. Mais il est distinct de l'état qu'il suggère, et c'est précisément parce que nous le sentons derrière la sensation suggérée, comme le magnétiseur derrière l'hallucination provoquée, que nous localisons dans le passé la cause de ce que nous éprouvons. La sensation en effet, est essentiellement de l'actuel et du présent ; mais le souvenir, qui la suggère du fond de l'inconscient d'où il émerge à peine, se présente avec cette puissance qui generis de suggestion qui est la marque de ce qui n'est plus, ce qui voudrait être encore ».[43]

L'expérience de la double faculté que le corps possède d'accomplir des actions et d'éprouver des affections par l'expérience du pouvoir sensori-moteur d'une certaine image. Nous avons déjà vu, lors de notre analyse du schéma corporel de Schilder que notre image du corps résultait non seulement de notre expérience perceptivo-motrice, mais aussi et surtout de notre sensibilité sexuel

[42]-Henri Bergson*, Energie Spirituelle*, Paris, P.U.F, 1919, P. 138
[43] - *Ibid*. P.140

aiguisée par les fluctuations de nos désirs, de nos plaisirs et de nos rêves. Nous savons, en effet, que notre corps, selon Freud, est vécu, dès notre plus tendre enfance, comme pulsion sexuelle ou libido diversifiée soit par sa source d'excitation, les orifices corporels (bouche, anus, organes génitaux), soit par son but. Toutes les observations confirment l'importance du tonus de fond dans l'organisation de la personnalité et, par conséquent, celle de ses variations dues, comme on l'a vu, aux réactions émotionnelles par le mode de présence, l'attitude de la mère ou de son substitut. Si normalement et généralement vers le sixième mois, grâce à la maturation neuronique des systèmes sensoriels, de l'hypertonicité diminue et les réflexes sont freinés, les fluctuations de la vie émotionnelle, par contre, peuvent encore déclencher et, par conséquent, entretenir des réactions hypertoniques de déplaisir (faim, douleur, départ de la mère…etc.) qui rendent impossible la différenciation de la fonction tonique et des activités motrices qu'elle sous-tend. La tonicité est liée inséparablement à la vie affective originelle du nourrisson. Il est le tissu qui le rattache au monde et, d'abord, au corps de la mère avec lequel il se confond, il s'identifie. Il vit son propre corps dans celui de sa mère et perçoit celui-ci dans le sien, ce qui confirme à la fois l'analyse de la fusion affective à laquelle participent tous les corps. Entant qu'étoffe vivante, le corps de l'enfant est façonné par la mère, se projette dans le corps d'autrui et assimile. Où mettre la limite entre la chair et le monde puisque le monde est chair. Il se convient donc de préciser que cette chair, cette étoffe tonique inter corporelle ne résulte pas des seuls contacts musculaires (attouchements, manipulations…) mais aussi des sons du langage que perçoit l'enfant avant qu'il parle lui-même. L'enfant vit dans un espace dans lequel on parle, dans un monde de mots, objets parlants.

Ainsi, comprendre pour l'enfant, c'est d'abord vivre simultanément la relation entre ce qui est dit par autrui, la façon dont cela est dit, le geste qui l'accompagne et le résultat qu'il en tire pour la satisfaction. C'est pour

l’exprimer dans le terme claire que Michel Bernard affirme : «Les paroles d’autrui sont les siennes dès qu’autrui les prononces et son corps les sent parfois avant qu’il les prononce »[44]

[44] - Michel Bernard*, Le corps*, Paris, seuil, chapitre 4, 1995, P.62

Chapitre III : Au-delà de la perception bergsonienne de la matière.

A- Portée de la conception bergsonienne de la matière.

a- Portée philosophique de la conception bergsonienne de la matière.

La relation qui existe entre le corps à l'esprit n'a pas fait l'objet d'un traitement direct, moins encore systématique, parmi les commentateurs de Bergson. Ce qui parait aujourd'hui centrale dans l'œuvre de Bergson aurait-il pu sembler marginal au plus sagaces de ses lecteurs ? A moins que l'absence d'un traitement explicite de la question de la matière et de la réalité en passant par l'émotion dans les études bergsoniennes ne tient justement pas à son indivisibilité, mais au contraire à sa trop grande prégnance au cours des premières réceptions de Bergson. C'est en effet sur Bergson penseur, non pas de l'émotion, de réalité, de matière, mais penseur émotionnel, réaliste, matérialiste que se sont concentrés les premières critiques, philosophique et non de son œuvre. Bergson pense donc que les émotions ont une influence capitale dans la perception des choses que par des nerfs sensoriels qui interpelle le corps des humains à la transmission de l'information au cerveau. Grace à ce cerveau comme le dit Bergson, nous parvenons au souvenir. La conception de la matière de Bergson est riche de sens, car pour les matérialistes il n'y a pas de connexion nécessaire entre les corps et nos idées. C'est ce qu'affirme Emmanuel Kant : « L'âme est séparé du corps dans le monde des idées »[45]. Car, pour lui, l'expérience conduit à la connaissance de tout objet matériel ou immatériel ; ce qui exprime la pensée de Bergson, pour qui l'esprit étant étendu et la matière n'est pas étendue. L'étendu est un mode ou un accident de la

[45] -Emmanuel Kant*, Critique de la raison pure, trad. . , Tremesaygues A. et Pacaud B., Paris, PUF, 2012, P .60*

matière et la matière est le substratum qui la supporte. Il est clair que la pensée de Bergson est limpide et mérite d'être apprécié. Il reste donc selon la philosophie de Bergson d'entrer nous-même à la connaissance des choses extérieure ou intérieure que ce soit par la raison, en inférant leur existence de ce qui est immédiatement perçu par le sens. En raison de cette philosophie Julien Benda fait sans doute la méfiance née de la popularité au collège de France, voir les rumeurs qui montrent l'importance de la pensée de Bergson, lors de ses cours, de certaines dames motivée. Il fallait d'abord que ses défenseurs entreprennent de restituer aux bergsonismes toute sa rigueur face au réalisme et au matérialisme. Ainsi, Jankelevitch attacher au terme d'intuition dot la division cognitive est évidente : « La supposition des corps extérieurs sont nécessaire à la production de nos idées puisqu'on accorde qu'elles sont parfois produites et pourraient peut-être l'être toujours dans le même ordre que nous voyons des choses sans leur concours »[46] Bergson lui-même commence de se faire en insistant si fortement sur l'effort requit par sa philosophie.

Autrement dit, le lien de la philosophie de Bergson à l'émotion était si fort qu'il faillait tout d'abord de mettre à distance, pour montrer comme le bergsonisme pouvait être considéré comme une philosophie à part entière, et non seulement comme une pensée émotive, réaliste et matérialiste. Pour Bergson : « Une fois l'intuition saisi dans toute sa rigueur, il devient possible de revenir sur la centralité de la matière dans sa philosophie en faisant bien une part à l'émotion. »[47] C'est seulement une fois contré à la perception du bergsonisme comme philosophie émotionnelle, qu'il peut être rendu à lui-même comme philosophie de l'émotion. Il faut bien constater que la philosophie du bergsonisme à la matière anticipe en grande partie de développement actuel des sciences affectives qui, dans la perspective notamment du développement de ce

[46] Bergson*, Introduction aux dossiers des annales* Bergsonienne VIII, Ed. A. François et C. Riquier, Coéd. A. Feneuil et G. Waterlot, Paris, PUF, 2017, P.51
[47] *Ibid*. P.60

qu'on appelle intelligence artificielle, insiste sur le rôle structurant de la matière dans le processus cognitif. Bergson est en effet l'un de ceux qui ont le plus insisté sur le caractère souvent secondaire de la raison, et sur l'illusion intellectualiste qui consiste à interpréter les phénomènes humains (perception, sensation, souvenir, obligation, création y compris scientifique), comme autant de résultat de sa faculté de raisonner. Il s'en sort avec une position très radicale portée sur les émotions. Il distingue donc les émotions de surfaces et les émotions profondes. Les émotions effectivement vécues, sur leur irréductibilité à toute appréhension linguistiques, et sur le caractère structurant d'une émotion profonde pour l'ensemble de la personnalité, au point qu'en certains cas, la personne finie par n'être rien que son émotion. La prise au sérieux de ces distinctions et cette compréhension de l'émotion profonde ainsi que son rapport à la personnalité pourrait permettre de mettre en question la tendance classificatrice de ces sciences affectives, et surtout de discuter ce que sont exactement les émotions qu'elles étudient, répertorient et s'attache à faire reconnaitre par des machines pour penser leur rapport avec l'émotion peut avoir de plus déterminant pour une personne, et de plus créateur pour un groupe ou une société.

b-Portée scientifique de la conception bergsonienne de la matière.

On trouve chez Bergson, dans *Matière et mémoire*, un ensemble d'idées sur la matière. Or, ces idées quoique étonnantes pour l'époque, est un ensemble assez bien anticipé aux découvertes de la physiques du XXème siècle. Parmi les différents physiciens ou philosophes des sciences qui ont pensé cela, on a : Louis de Broglie. Selon sa propre expression, Bergson défend une position dualiste. Cela signifie que, pour lui, l'esprit et la matière sont deux réalités distinctes qui interagissent. Toutefois, il affirme aussi que sa position est

différente du : « Dualisme vulgaire »[48] : le tort du dualisme vulgaire n'est pas de distinguer l'esprit et la matière, mais de tromper sur leur nature, et donc sur la distinction. Pour lui : « L'esprit est non spatial et qualitatif, alors que la matière est spatiale et quantitative »[49]. Ainsi, pour Descartes, l'esprit perçoit des couleurs, des sons, des odeurs etc., la matière elle-même n'est pas qu'un ensemble d'entités géométriques en mouvement. A l'opposé, selon Bergson l'esprit s'étend dans la perception et l'action. De plus, la matière elle-même est un ensemble hétérogène de quantité. Pour Bergson, l'esprit et la matière se distingue eu égard à la mémoire : « Le premier est capable de rappeler son passé, la seconde non »[50]. Plus précisément, l'esprit est mémoire d'une triple manière. D'abord, il est mémoire dans la moindre conception, car, même quand cette dernière a une durée minimale, elle synthétise déjà en un seul moment une multitude d'ébranlement matériel. Par exemple, la perception de la couleur rouge pendant une seconde synthétise l'oscillation électromagnétique. Ensuite, il est mémoire au sens où chacune de nos perception est mélangée à du souvenir, ce qui permet la connaissance. Enfin, l'esprit est mémoire au sens où il peut rappeler des images du passé distinctes de l'image perceptive, afin d'éclairer un choix d'action. L'esprit n'est pas une substance (étendue comme réalité non changement) qui serait le support d'états successif, mais un état perpétuellement changeant. Plus précisément, c'est que, à chaque moment ou presque nous pressentons que nous voulons et agissons sur fond d'une histoire passée.

Or, selon Bergson, la compréhension du caractère intrinsèquement temporel de l'esprit nous permet de deviner que les concepts d'états et de chose sont globalement trompeurs en philosophie, c'est-à-dire source d'illusion. Il est clair que les concepts n'ont pas plus pertinence agissant d'appréhender la nature de l'esprit. Nous pouvons alors faire l'hypothèse qu'ils n'ont pas plus de

[48] - Henri Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, Flammarion, 2012, P.1
[49] - *Ibid*. P .201
[50] - *Ibid*. P .249-250

pertinence s'agissant d'appréhender la nature de la matière, et que leur poids apparent vient seulement de leur utilité pratique. C'est en ce sens que Bergson écrit à propos du monde matériel :

> « Cette réalité est mobilité. Il n'existe pas de choses faites, mais seulement des choses qui se font, pas d'états qui se maintiennent, mais seulement des états qui changent. Le propos n'est jamais qu'apparent, ou plutôt relatif. La conscience que nous avons de notre propre personne, dans son continuel écoulement, nous introduit à l'intérieur d'une réalité sur le modèle de laquelle nous devons nous présenter les autres. Toute réalité est donc tendance, si l'on convient d'appeler tendance un changement de direction à l'état naissant »[5].

Le philosophe fait donc l'hypothèse que la matière est, elle aussi, intrinsèquement temporelle. Il fait l'hypothèse qu'elle n'est pas un ensemble de choses de partiale invariable mais un ensemble d'état changeant. Et pour le prouver, il écrit :

> « Il y a changement, mais il n'y a pas, sous le changement, de choses qui changent : changement n'a pas besoin d'un rapport. Il y a des mouvements, mais il n'y a pas d'objet inerte, invariable, qui se meuve : le mouvement n'implique pas un mobile. »[52]

Mais si cette doctrine prévaut, il en résultera que le fondement mêmes de cette géométrie seront détruits et que les grands hommes qui ont élevé cette science à une si étonnante hauteur auront, pendant tout ce temps, bâti des châteaux en l'air. Nous reconnaissons que tout ce qui est utile en géométrie et favorise la vie humaine demeure toujours ferme et inébranlé selon nos principes. C'est pour raison que Berkeley affirme : « La matière ou l'existence absolue des objets corporels sont les bastions dans lesquels les ennemis les plus déclarés et les plus pernicieux de toute connaissance humaine ou divine ont toujours placé leur confiance »[53]. Il exprime donc relativement une coïncidence de

[51] - Henri Bergson, *La Pensée et le Mouvant*, Paris, Flammarion, 2014, P.211
[52] - *Ibid*. P .16
[53] - Berkeley, *Principe de la connaissance humaine*, Paris, Flammarion, 1991, P. 153

l'esprit avec une partie de l'environnement matériel. En effet, il est donc absurde de penser que la perception est littéralement dans le cerveau : aucun neurobiologiste n'a jamais vu une perception dans le cerveau. Par ailleurs, la perception se distingue quantitativement du souvenir par le fait qu'elle possède une certaine extension et non par une quelconque intensité, spontanément, nous pensons que les couleurs, les sons, les odeurs, etc. sont dans le milieu lui-même et nous avons la raison. Bergson défend donc l'idée que la matière est un ensemble hétérogène de qualité. Pour mieux l'expliquer, il montre la raison à laquelle, il existe une pluralité de genres matériels, et que chacun d'eux peuvent admettre une pluralité d'espèces d'individus. Il fait donc l'hypothèse que toute l'idée d'une causalité psychophysique semble s'imposer à nous, dès lors que nous faisons communément l'expérience de la préformation psychique de nos actions. On n'envisage de lever notre bras, et notre bras se lève. Il fait l'hypothèse de la causalité, y compris au sein de la matière inerte, suppose une performation psychique. Puis dans *Matière et mémoire*, il montre que nous réfléchissons en multipliant les scenarios de notre action possible, les raisons d'agir de telle ou telle façon. Il est possible d'envisager toute action automatique, y compris au sein de la matière inerte, comme déterminée par certain degré de conscience, soit par une certaine perception et une certaine mémoire :

> *« La mémoire n'intervient pas comme une fonction dont la matière n'aurait aucun pressentiment et qu'elle n'imiterait pas déjà à sa manière. Si la matière ne se souvient pas du passé, c'est parce qu'elle répète le passé sans cesse, parce que, soumise à la nécessité, elle déroule une série de moment dont chacun équivaut à un précédent et peut s'en déduire : ainsi, son passé est véritablement donné dans le présent(…). Ainsi, pour reprendre une métaphore qui a déjà paru plusieurs fois dans ce livre, il faut, pour des raisons semblables, que le passé soit joué par la matière, imaginé par l'esprit »*[54]

[54] - Henri Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, Flammarion, 2008, P. 150-151

B- Critique du matérialisme : regard sur la pensée de Bergson

a- Le cartésianisme et la suspicion de la matière.

Tout d'abord la critique faite par Descartes à propos de la thèse de Bergson est celle qui affirme que l'esprit est étendu et la matière est spatiale. Bergson montre la thèse selon laquelle l'esprit est étendu dans la perception. Ce qui oppose à la conception de Descartes pour qui l'esprit n'est pas étendu et que seule la matière est étendue. La connaissance des corps chez Descartes occupe une place très important au sein de la pensée humaine. Le corps ne peut apparaitre comme isolable au sein de la réflexion cartésienne sur la connaissance de l'homme en général. La nature nous enseigne par ces sentiments de douleur, faim, soif, etc., que nous ne sommes pas là, dans notre corps comme un pilote dans un bateau, mais quelque chose de raisonnable. Car l'être humain est composé d'une âme et d'un corps. Et c'est grâce à ces deux éléments que l'homme arrive à percevoir certaines douleurs par l'entendement. C'est ce qui amène Descartes à affirmer que :

> « Quand le corps est blessé, moi qui ne suis rien d'autre qu'une chose qui pense, je ne sentirais pas pour autant de la douleur, mais je percevrais cette blessure par l'entendement pur, comme le pilote perçoit par la vue ce qui se casse dans le bateau ; et quand le corps manque de nourriture ou de boisson, j'en aurais une intellection expresse, et non des sentiments confus de faim et de soif. »[55]

Bien que l'homme est composé d'une âme et d'un corps, mais ces deux organes ne se cohabitent pas. Le corps est à part et l'âme est aussi à part. La conception cartésienne de la matière montre que c'est par la forme d'un concept que le corps apparait. L'esprit est d'une nature qui n'a aucun rapport avec l'étendue ni aux dimensions ou autres propriété de la matière dont le corps est composé, mais seulement à tout l'assemblage de ses organes. Descartes prend la voie d'explication holiste du corps, comme si, en quelque sorte, il y avait plus

[55] - René Descartes*, Méditation métaphysique*, Paris, Flammarion, 1990, P.233

dans la totalité du corps que dans la somme de ses parties. Il prend donc soin de distinguer plusieurs sens du corps. Ecoutons-le :

> « Je considère ce que c'est que le corps d'un homme, et je trouve que ce mot est fort équivoque, car, quand nous parlons d'un corps en général, nous entendons une partie déterminé de la matière, et ensemble de la quantité dont l'univers est composé, en sorte qu'on ne saurait ôter tant soit peu de cette quantité, que nous ne jugions incontinent que le corps est moindre et qu'il n'est plus entier ; ni changer aucune particule de cette matière, que nous ne pensions pas après que le corps n'est plus totalement le même. »[56]

Quand nous parlons du corps d'un homme, nous n'entendons pas une partie de la matière, ni qui ait une grandeur déterminée, mais seulement que cette matière change, et que sa quantité augmente ou domine et étend. Car les sentiments de soif, de faim, de douleur etc., ne sont rien d'autre qu'un certain mélange de l'esprit avec le corps. Des grandes variétés de couleurs, de sons, d'odeur, de saveurs, de la chaleur, de la dureté et choses semblable, proviennent dans des perceptions que le corps est chargé de contrôler. Descartes prend donc le corps dans un autre domaine. Il réduit le corps aux objets. Une fois que le corps se réduit aux objets, supposons expressément que ses objets ne ressemblent à aucune forme de la terre, ni du feu, ni de l'air, ni aucune autre chose plus particulière comme le bois, d'une pierre ou d'un métal, non plus que les qualités ou d'être chaude ou froide, sèche ou humide, légère ou pesante, ou d'avoir quelque goût ou odeur ou son ou couleur ou lumière ou autre semblable, en la nature de laquelle on peut dire qu'il y a quelque chose qui ne soit pas évidemment connu de tout le monde.

Mais nous percevons la matière comme un vrai corps parfaitement solide qui remplit également toutes les longueurs, largeurs et profondeurs de ce grand espace. Cette matière comme le dit Descartes : « Peut être divisée en toutes les parties et selon toutes les figures que nous pouvons imaginer ; et que chacune de

[56] - Thibaut GRESS*, Apprendre à philosopher avec Descartes*, Paris, ellipses. Fr, P.176

ses parties sont capables de recevoir en soi les mouvements que nous pouvons aussi concevoir. »[57] Le corps n'est autre chose qu'une statue ou une machine de la terre que Dieu a formée. La matière corporelle dont le fonctionnement est rendu intelligible par le mécanisme n'épuise pas l'intelligibilité. Descartes dit donc qu'il lui reste beaucoup de chose à rechercher. Celle qui lui permet de toucher les attributs de Dieu et celle qui lui permet de toucher sa propre nature, c'est-à-dire celle de son esprit. C'est en cela que les philosophes appellent courageusement continue, ou bien l'étendue en longueur et profondeur de cette quantité ou plutôt de la chose quantifiée. Dieu n'étant pas trompeur et notre impression qu'il existe des corps distinct de nous doit être fondée. Les sensations traduisent en nous la modification qui produit dans le cerveau, et qui ne ressemblent en rien à ce qui les provoque. Les perceptions qui sont causées par le corps, la plupart dépendent des nerfs, mais il y a aussi quelques-unes qui n'en développent point, et qu'on les nomme des imaginations. Les actions de l'âme ; ne procèdent que ce que les esprits étant diversement agités, et rencontre les traces de diverses impressions qui ont précédé dans le cerveau.

Telles sont les illusions de nos songes et aussi les rêveries que parle Bergson. Toutes les perceptions que nous avons viennent à l'âme par l'entremise des nerfs qui frappent nos sens, les autres à notre corps ou quelques-unes de ces parties. Les imaginations qui ne dépendent que du mouvement fortuit des esprits, peuvent être d'aussi véritables passions que les perceptions qui dépendent des nerfs. Il y a donc une petite glande dans le cerveau en laquelle l'âme exerce ses fonctions plus particulièrement que dans les autres parties. On croit communément que cette partie est le cerveau, ou peut-être le cœur ; le cerveau, à cause que c'est à lui que se rapportent les organes des sens et le cœur à cause que c'est comme en lui qu'on sent les passions. A ce propos, René Descartes affirme que :

[57] - René Descartes, Discours de la méthode, Paris, Flammarion, 2000, P.164

> « Si nous examinons la chose avec soin, nous verrons que la partie du corps en laquelle l'âme exerce immédiatement ses fonctions n'est nullement le cœur ; ni aussi tout le cerveau, mais seulement la plus intérieure de ses parties, qui est une certaine glande fort petite, située dans le milieu de sa substance. »[58]

Concevons donc ici que l'esprit à son siège principale dans la petite glande qui est au milieu de ce cerveau, d'où elle rayonne en tout le reste du corps par l'entremise des esprits, des nerfs et même du sang, qui, participant aux impressions des esprits, peut porter par les altères en tous les membres. La machine de notre corps à savoir, les petits filets de nos nerfs sont tellement distribués en toutes les parties qu'à l'occasion des divers mouvements qui y sont excités par les objets sensibles, ils ouvrent diversement les pores du cerveau, ce qui fait que les esprits animaux contenus en ces cavités entrent diversement dans les muscles. A cet effet Descartes affirme que :

> « La glande qui est le principale siège de l'âme est tellement suspendu entre les cavités qui contiennent ces esprits, qu'elle peut être mue par eux au temps de diverses façon qu'il y a de diversité sensible dans les l'objet, mais qu'elle peut aussi diversement- mue par l'âme, laquelle est telle nature qu'elle reçoit autant de diverses impressions en elle, c'est-à-dire quelle a autant de diverse perception qu'il arrive de divers mouvement en cette glande. Comme aussi réciproquement la machine du corps est tellement composée que, cette glande est diversement mue par l'âme ou par telle autre cause que ce puisse être, elle pousse les esprits qui l'environnent vers les pores du cerveau, qui les conduisent par les nerfs dans les muscles au moyen de quoi elle leur fait mouvoir les membres. »[59]

Les facultés de vouloir, de sentir, de concevoir etc. ne peuvent pas proprement être dites ses parties, car le même esprit s'emploie tout entier à vouloir et aussi tout entier à sentir, à concevoir, etc. Mais c'est tout le contraire dans les choses corporelles ou étendues, car il n'y en a pas une que nous ne mettons aisément en pièces par notre pensé que notre esprit ne divise pas fort

[58]- RENE Descartes*, Les passions de l'âme*, Paris, Flammarion, 1988, P.59
[59] - Ibid. P.61

facilement en plusieurs parties et par conséquent que ne connaissons être divisible. Nous remarquons que l'esprit ne reçoit pas immédiatement l'impression de toutes les parties du corps, mais seulement du cerveau. Quand nous ressentons de la douleur au pied, la physique de Descartes nous apprend que ce sentiment se communique par le moyen des nerfs dispersés dans le pied, qui se trouve étendus comme des cordes depuis là jusqu'au cerveau. Suivant cette logique, Descartes dans les méditations métaphysique estime que :

> « Les nerfs doivent passer par la jambe, par la cuisse, par les reins, par le dos et par le col, pour s'étendre depuis le pied jusqu'au cerveau. Il peut arriver qu'encore bien que leurs extrémités qui sont dans le pied ne soient point remuées mais seulement quelques-unes de leurs parties qui passent par les reins ou par le col, pour exciter les mêmes mouvements dans le cerveau. »[60]

Nous nous demandons comment l'âme immatérielle peut s'unir au corps matériel ; ce que nous dit Descartes, c'est que la question est mal posée car le raisonnement est appréhendé du mauvais côté. Il ne s'agit pas de comprendre comment l'union avec l'âme immatérielle s'unit à la matière mais il s'agit tout au contraire de comprendre comment l'union avec l'âme dématérialise le corps. Ce n'est pas l'immatériel qui uni au matériel, mais c'est le matériel qui dématérialise au contact de l'âme. Le corps humain porte en lui l'union ; c'est même sa définition première. Le corps humain est déjà au-delà de la matière, voire dématérialisé, qu''il accueille l'âme. On peut ainsi mutiler un corps humain, c'est-à-dire mutiler matériellement ce corps, cela ne l'atteindra pas, car le corps humain n'est déjà plus pleinement matériel. Nous ne pensons pas que celui qui a un bras ou une jambe coupé, soit moins hommes qu'un autre.

b- Le stoïcisme et la peur de la matière.

D'après Platon, un corps est visible et tangible, c'est-à-dire composé de la matière formé par les quatre éléments. Tout corps est matériel, et tout ce qui

[60] - René Descartes*, Méditations métaphysiques*, Paris, Flammarion, 1990, P.250

est sensible n'existe pas. Le corps est une structure tridimensionnelle. Les stoïciens vont nier en posant une définition inédite du corps, compris non plus comme un assemblage de matière, mais comme une puissance d'action : est corps « ce qui est capable d'agir et de partir »[61], c'est-à-dire, ce qui est susceptible de causer ou bien de recevoir un effet et d'en être modifié. Il n'est donc pas nécessaire d'être formé de matière pour être un corps, tout ce qui est corporel n'est pas matériel. En effet, le corps par excellence, la puissance d'agir la plus grande, c'est le feu divin, qui précède les quatre éléments formant la matière. Parce que le corps est puissance efficace, il est le seul à exister vraiment, à imprimer sa marque dans le monde. De la vient que l'on présente généralement le stoïcisme comme un matérialisme, ce qui peut induire en erreur : si tout ce qui existe est effectivement corporel, tout ce qui existe n'est pas autant matériel, c'est-à-dire constitué par les quatre éléments primordiaux.

Quant à, *le Timée* de Platon définissait le corps : « comme un objet tridimensionnel, une structure géométrique. C'est cette structure qui permettait d'expliquer les propriétés des corps, au premier chef, les propriétés des éléments, combinaison différente d'une même figure géométrique de base, le triangle, ils se font et se défont les uns aux autres par composition et décomposition. »[62] Ainsi, le est-il un tétraèdre (quatre triangle), l'air un octaèdre (ou encore, deux feux), l'eau un icosaèdre, la terre un hexaèdre, c'est-à-dire un cube. On a bien une explication des propriétés des corps de et leur transformation mutuelle de type anatomiste, puisqu'elle est géométrique, structurelle et combinatoire. Si les Stoïciens reprennent cette définition, ils y ajoutent cependant la résistance, ce qui témoigne d'une pensée de type dynamique et non pas strictement géométrique. Face à la combinaison spatiale platonicienne, les stoïciens posent une explication dynamique et vivante, dont la puissance d'action est l'élément définitionnel : les éléments sont des manières

[61] - *Les Stoïciens*, Une philosophie de l'exigence*, Paris, Ellipses, 2017, P. 169*

[62] - *Ibid*. P. 169

d'être du souffle divin, ils sont des tensions différentes du pneuma divin. Par ailleurs, les Stoïciens cherchent à donner un statut aux faits aux éléments en ouvrant une catégorie ontologique spécifique, celle des incorporels. Fait et évènement ne sont pas en eux même des corps, susceptibles d'agir et de pâtir : ce ne sont pas les résultats de production des êtres. Ils sont donc appelés incorporels. Il existe quatre types d'incorporels : le lieu, le vide, le temps et l'exprimable. Les Stoïciens distinguent deux types de phénomènes dans l'âme : la représentation dont la cause est un objet représenté est réel et existant, l'hallucination ou imagination qui produit du fait d'un phantasme en absence d'objet réel. Il s'agit d'une attraction à vide : l'âme est mise en mouvement alors même qu'il n'y a aucun objet réel qui la meuve, de sorte que nous voyons quelque chose là où il n'y a rien (c'est le cas de l'oasis perçue dans le désert, des visions des fous, des mélancoliques ou des rêveurs). On peut donc dire, d'une certaine façon, que nos concepts sont des imaginations : « le concept est un phantasme de la pensée, qui n'est ni quelque chose ni quelque chose de qualifiée, mais quelque chose et quasi quelque chose de qualifiée, comme lorsque survient l'image mentale d'un cheval, alors même qu'il n'est pas présent »[63] Parce que le concept ne renvoie à aucun objet particulier réel, mais qu'il a précisément pour fonction de designer une classe d'objet(qui n'existe pas, comme telle), on peut dire qu'il s'agit d'une imagination. C'est la raison pour laquelle les idées de Platon étaient comprises par Chrysippe comme hallucinations. Platon y voit des essences, des causes ontologiques des êtres sensibles, une sorte de dédoublement ontologique générale de chaque chose particulière. On peut donc dire que ce sont des hallucinations au carré : c'est une imagination d'imagination, qui prétend donner une essence à quelque chose qui n'existe pas.

[63] - *Ibid*. P.163

Conclusion

De façon générale, il faut retenir avec Bergson que le matérialisme et le réalisme sont deux thèses également excessives. La matière résulte d'un mouvement d'extension dans la création. Elle invite donc la conscience à créer des choses et à inventer. Mais la réalité demeure masquée par l'espace, par le langage, par les concepts de l'intelligence. Elle englobe et l'étendue et la durée, c'est-à-dire et la matière et l'esprit, ce qui fait qu'on doit la concevoir comme une création continue de nouveauté. Il faut donc retenir avec Bergson que l'esprit nous aide à accéder à l'étendue alors que la matière est spatiale. Pour le sens commun, l'objet existe en lui-même pittoresque comme nous l'apercevons : c'est l'image, qui existe en soi. L'image de notre corps, est selon Bergson cette image par laquelle nous pouvons agir sur les autres images.

Ensuite, s'attachant au rôle du corps, nous retenons avec Bergson dans une première hypothèse que le cerveau est le véhicule d'une action. Le cerveau est un instrument d'action et non de représentation qui nous permet de percevoir des choses et de connaitre sa vérité. La seconde hypothèse concerne le souvenir pur, qui présente une différence radicale de nature avec la perception. Tout au long de cette rédaction, nous retenons que Bergson cherche à sauver la doctrine spiritualiste. Et c'est en cela qu'il distingue en fait, la perception, le souvenir-image et le souvenir pur. Dans son ouvrage *Matière et mémoire*, il nous fait comprendre qu'on a deux types de mémoire. Et pour le prouver, il affirme : « Il y a (…) deux mémoires profondément distinctes : l'une fixé dans l'organisme, n'est point autre chose que l'ensemble des mécanismes intelligemment montés qui assurent une réplique convenable aux diverses interpellations possible. Elle fait que nous adaptons à la situation présente, et que les actions subies par nous se prolongent d'elles-mêmes en réactions tantôt simplement naissantes, mais

toujours plus ou moins appropriée. Habitude plutôt que mémoire, elle noue notre expérience passé, mais n'en évoque pas l'image. L'autre est la mémoire vraie. Coextensive à la conscience, elle retient et aligne à la suite les unes des autres tous nos états au fur et à mesure que la mémoire qu'ils se produisent, laissant à chaque fait sa place et par conséquent lui marquant sa date, se mouvant bien réellement dans le passé définitif, et non pas, comme la première, dans un présent qui recommence sans cesse. »[64]

Enfin, cette pensée de Bergson de la matière ne manque pas d'insuffisance et de limite chez Descartes et les Stoïciens. Descartes montre que la matière qui est spatiale aux yeux de Bergson est selon lui une chose étendue. Car la connaissance des corps chez lui, occupe une place très importante. C'est pour cela qu'il perçoit la matière comme un vrai corps parfaitement solide qui remplit également toutes les longueurs, largeur et profondeur d'un grand espace. Il reconnait que les actions de l'âme, ne procède que ce que les esprits étant diversement agité, et rencontre les traces de diverses impressions qui ont précéder dans le cerveau. Tels sont des illusions de nos songes et aussi les rêveries que nous parle Bergson. Quant-aux stoïciens, le corps est compris non pas comme un assemblage de matière mais comme une puissance d'action qui est le corps. Ce qui est capable d'agir et de partir, c'est-à dire, ce qui est susceptible de causer ou bien de recevoir un effet et d'en être modifié. Cette critique mener contre la pensée de Bergson est pleine de sens, car un être humain est composé d'une âme et d'un corps. Et c'est grâce au corps considérer comme matière que l'esprit trouve de refuge. Sans le corps l'esprit n'est rien. Et sans l'âme, le corps ou la matière deviendrait un simple objet ou encore une machine, de même nature que pour les animaux.

[64] - Henri Bergson, Matière et mémoire, Paris, PUF, 2012, P.1678

Références bibliographiques

1-Les ouvrages spécifiques de Bergson

- HENRI Bergson, *Energie spirituelle*, Paris, Flammarion, 1919, 214P.

- HENRI Bergson, *Essai sur des donnés immédiates de la conscience,* Paris, PUF, 1927, 308P.

- HENRI Bergson, *Introduction à la métaphysique*, Paris, PUF, 2011,101P

- HENRI Bergson, *La pensée et le mouvant*, Paris, Flammarion, 2014, 401P

- HENRI Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, Flammarion, 2014,407P.

2-Commentateurs de Bergson

- ABENSOUR Alexandre, *Histoire de la philosophie en Fiche*, Paris, Ellipses, 2018,498P.

- Berkeley, *Principe de la connaissance humaine*, Trad. BERLIOZ D., Paris, Flammarion, 2009, 182P.

- Claude Le Guen, *Dictionnaire Freudien*, Paris, PUF, 2008,171P.

- Carn. Info */ Revue- philosophique*, 2012-2 P. 191. Htm.

- Emile Bréhier, *Histoire de la philosophie*, Paris, PUF, 1930,179P.

- François, *Introduction aux dossiers des Annales Bergsoniennes* VIII, Riguier, Coéd. H. Feneuil et G. Waterloo, Paris, PUF, 2017,6P.

- ROBERT Misrahi, *Le corps et l'esprit dans la philosophie de Spinoza*, Paris, Delagrang /Synthélabo, 1992, 139P

3-Ouvrages généraux

- CHRISTELLE Veillard, *Les stoïciens une philosophie de l'exigence*, Paris, Ellipses, 2017, 189P

- GRESS Thibaut, *Apprendre à philosopher avec Descartes*, Paris Ellipses, 2019, 203P

- Jacqueline Russ, *Dictionnaire philosophie*, Bordas, 2012, 383P.

- RENE Descartes, *Méditation métaphysique,* trad. Laurence Renault, Paris, Flammarion, 2000, 189P.

- RENE Descartes, *Les passions de l'âme*, Paris, PUF, 1990, 219P

-RENE Descartes, *Méditations métaphysiques,* Trad. BEYSSADE M., Paris, Flammarion, 1990, 315P.

- THIBAUT Gress, *Apprendre à philosopher avec Descartes*, Paris, Ellipses, 2019, 203P

Tables des matières

DEDICACE 2

Remerciement 3

Résumé 4

Introduction 6

Chapitre I : Bergson et son œuvre 8

A- A la découverte de Bergson 8

a- Bergson le philosophe. 8

b- Le parcours scientifique de Bergson 9

B- L'œuvre de Bergson 10

a- La vie et l'œuvre de Bergson : quel rapport ? 10

b- L'œuvre de Bergson dans sa diversité. 11

Chapitre II : La matière pensée par Bergson 14

A- De l'essence de la matière 14

a- De la réalité au réalisme. 14

b-De l'idéalisme au matérialisme 19

B- La matière dans l'existence humaine. 21

a- Le corps : l'empire de la matière chez l'être humain 21

b- De la matière à l'idée : le rôle du corps 33

Chapitre III : Au-delà de la perception bergsonienne de la matière. 43

A- Portée de la conception bergsonienne de la matière. 43

a- Portée philosophique de la conception bergsonienne de la matière. 43

b-Portée scientifique de la conception bergsonienne de la matière. 45

B- Critique du matérialisme : regard sur la pensée de Bergson 49

a- Le cartésianisme et la suspicion de la matière. 49

b- Le stoïcisme et la peur de la matière. 53

Conclusion 56

Références bibliographiques 58